

REVUE
d'**HISTOIRE**
de **Charlevoix**

Numéros 96 - 97

Octobre 2020



NUMÉRO DOUBLE
ARTICLES VARIÉS



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Le drapeau évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

JEAN-LUC DUPUIS

**DOMAINE FORGET
MRC DE CHARLEVOIX-EST**

**POWER CORPORATION
CENTRE DE SANTÉ BEAUTÉ FRANCINE THIBEAULT**

**LES ESPACES ST-ÉTIENNE
LOCATION DE GRUES DANIEL FORTIN**

MEMBRES BIENFAITEURS À VIE (1 000\$ ET PLUS)

Alarmes et Extincteurs
Charlevoix
Robert Ascah
Louise F. Belley
Johanne Bergeron
Rosaire Bertrand
Jean-Pierre Bouchard
Marc Bouchard
Martin Brisson
Janet C. Casey
Marc DeBlois

Yves Downing
Cécile Dumont
Georges Fournier
Léonard Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Robert Labbé
Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Monique Larouche
Pierre Legault

L'Héritage canadien du Québec
Lico imprimeur
Xavier Maldague
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Gilles Poulin
Serge Poulin
Diane et Jean-François Sauvé
Mary Schatz

Réjeanne Sheehy
Rita Simard-Smookler
Jean Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
François Truchon
Ville de Clermont
J.C. Roger Warren

MEMBRES BIENFAITEURS (100\$ À 999\$)

Louis Asselin
Pierre E. Audet
Arthur Beaulieu
Suzanne Bélanger
Jean Bergeron
Madeleine Boies-Fortier
André Bouchard
François Boucher
Jean-Paul Boudraux
Léonce Brassard
Caisse Desjardins Charlevoix-Est
Ferdinand Charest
Claude Chiasson
Caroline Dame
Martial Dassylva

Caroline Desbiens, députée
Godelieve De Koninck
Henri Desmeules
Thomas Donohue
Philippe Dufour
Simone Éthier-Clarke
Luc Filion
Diane Fortin
Jean Fortin
Murielle Fortin-Perron
Émilie Foster, députée
Jean-François Gagnon
Hélène Gervais
Jean-François Gingras
Magella Girard

Raymond Guay
Claude Harvey
Hélène et Jean-Luc Harvey
Monique Hervieu
Esther Jean
Alan Klinkhoff
Guy Lachapelle
Claude Lafleur
Mario Lalancette
Fernand Lapointe
Michel Leclerc
Guy Le Rouzès
André Maltais
Gabrielle Marceau
André Morin

Paul Néron
Danielle Ouellet
Placement Réal Gravel
Restaurant Vices Versa
Louis Rochette
Martin Rochette
Raymond Roussel
Cédulie Simard
Sonia Simard
Sébastien Thibeault
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Mario Tremblay
Raymond Tremblay

MEMBRES DE SOUTIEN (50\$ À 99\$)

Auberge Relais des Hautes-Gorges
Daniel Audet
Nicole Bergeron-Tremblay
Louis Bhéer
Richard Boily
Bernard Bouchard et
Micheline Dufour
Denis Bouchard
Louise Boulanger
Guy Bureau
Yolande et Gérald Cayer
Victor Cayer
Henri Chaperon
Marie-Andrée Charlebois
Marc Clotuche
Wellie Desbiens
Donald Desgagnés
Antoine Desmeules
Claude Despins
Suzanne Duchesne
Famille Jean-Philippe Dufour
Jacques Dufour

Jean Dufour
Marc Dufour
Marie-Christine Dufour
Mathias Dufour
Hélène Fortier
Eudore Fortin
Jacqueline Gaudreault
André Gaulin
Janine Gauthier
Pierre Gauthier
René Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Élisabeth Gauthier
Maurice Gendron
Ghislaine Girard
Pierre Girouard
Robert Giroux
Johanne Guérin
Madeleine Guérin
Richard Guevremont
Christian Harvey
Daniel Harvey

Hélène Harvey
Louise Harvey
Olivier Harvey
Louis Juste
Danielle Lajoie
Pierrette Landry
Alain Lapointe
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Robby Lapointe
Jacques Lavoie
Jean-Marie Lemieux
Véronique Maltais
Robert Marcotte
Patrick McKenna
Jacques Michaud
Lise Mineau-Sévigny
René Moisan
Musée de Charlevoix
Jean-Denis et Marthe Paquet
Roger Paquet
Yvon Pichette

Anita Poulin
Philippe Poulin
Jean-Marie Ranger
Restaurant et Motel Le Mirage
Hélène Rochette
Lorraine Rochette
Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Pierre-Paul Savard
Maurice Sheehy
Réal St-Laurent
Marc Sweeney
Michel Tétreault
Diana Trafford
Carole Tremblay
Daniel et Jeannine Tremblay
Gilles Tremblay
Gaston Tremblay
Hervé Tremblay
Johanne G. Tremblay
Julie Tremblay

PRÉSENTATION

REVUE D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX
Numéros 96-97, Octobre 2020
15\$ l'exemplaire

ABONNEMENT :

35\$ par année / 3 numéros.

Publiée par le Centre de recherche sur
l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

**CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :**

Serge Gauthier (Président),
Christian Harvey (Vice-président,
secrétaire-trésorier)
Véronique Maltais et Ophélie Tétu.
(Administratrices).

COMITÉ DE RÉDACTION :

Serge Gauthier, Christian Harvey et
Normand Perron.

COLLABORATEURS:

Caroline Desbiens, Serge Gauthier, Jean-
François Gingras, Christian Harvey, Na-
than Murray et Normand Perron.

TABLEAU DE LA COUVERTURE :

Le forgeron Louis Riverin au travail de
Marie-Pierre Maltais. Coll. privée.
Photo: Pierre Rochette

POUR NOUS JOINDRE:

218, rue Saint-Étienne
La Malbaie (Québec) G5A 1T2
Téléphone: (418) 665-8159
Courriel: info@shistoirecharlevoix.com
Web: www.shistoirecharlevoix.com
Nous sommes sur FACEBOOK
et sur TWITTER.

Les opinions émises dans le présent
numéro n'engagent pas le comité de
rédaction de la *Revue d'histoire de
Charlevoix* ni le Centre de recherche
sur l'histoire et le patrimoine de Char-
levoix.

Dépôt légal, 4^e trimestre 2020.

ISSN 0829-2183

Port de retour garanti

Envoi de publication.

Numéro de convention: 42624513

La période que nous vivons est difficile. Cette pandémie marquera l'histoire. Pourtant, notre *Revue d'histoire de Charlevoix* continue de paraître mais cette fois encore dans un numéro double (96-97) un peu spécial.

Cette parution comprend de nombreux articles dont ceux de Christian Harvey sur l'envasement des terres de la Baie-Saint-Paul et de Jean-François Gingras rédigé à partir du journal d'Angélique Gilbert, une commerçante d'autrefois, sont particulièrement à signaler.

Des articles historiques sont aussi consacrés à Alexis Tremblay Picoté et à sa maison située à Clermont laquelle, on le sait, a été endommagée dans les suites d'un triste incendie. Ces textes démontrent bien tout l'intérêt patrimonial de cette maison et aussi très clairement la nécessité de la sauvegarder.

Comme réflexion sur l'avenir du patrimoine charlevoisien, deux textes sont offerts dans ce numéro dont l'un se nomme « Faire mieux à La Malbaie » et l'autre, de l'historien Nathan Murray, porte le titre de « Négligence criminelle ». Ne fermons pas les yeux, le patrimoine régional est menacé et Charlevoix a déjà perdu beaucoup en ce domaine. En fait, il faut faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard.

D'autres articles variés complètent ce numéro : Pandémies d'autrefois, les textes de deux conférences consacrées au regretté cinéaste Pierre Perrault et à l'histoire des femmes de Charlevoix, un article sur la question de la criminalité en lien avec le secteur Route de Sable de La Malbaie, la présentation de la correspondance de M^{sr} Eugène Lapointe avec sa famille de Charlevoix qui constitue une pièce archivistique unique appartenant à la Société d'histoire de Charlevoix, une chronique cinéma, une chronique agriculture et une autre du livre. Ces textes, parfois étonnants, permettent de découvrir des traces inédites de l'histoire de Charlevoix.

N'oublions pas, en terminant, la belle illustration de l'intérieur de la Forge Riverin en couverture de ce numéro, une œuvre de Marie-Pierre Maltais qui fut l'épouse du forgeron Louis Riverin. Une belle évocation de cette forge unique dans l'histoire de notre région. Et puis, cette année de manière exceptionnelle, la saison de la Forge Riverin se prolonge jusqu'au 30 octobre 2020 et nous vous invitons à venir y découvrir toutes les belles expositions qui s'y retrouvent.

Bonne lecture de ce numéro double (96-97) de notre *Revue d'histoire de Charlevoix*!

Serge Gauthier, Ph.D.

Président de la Société d'histoire de Charlevoix

L'ÉVOLUTION DES BERGES DE LA BAIE DE BAIE-SAINT-PAUL DE 1666 JUSQU'AU DÉBUT DU 21^e SIÈCLE

PAR CHRISTIAN HARVEY



Vue aérienne actuelle des berges à Baie-Saint-Paul avec la localisation correspondant au mouillage des barques (1), à la rivière des Vases (2) et à la chapelle (3) indiquée sur une carte Chaussegros de Léry en 1739.

Le tremblement de terre de 1663 semble avoir généré des impacts majeurs dans la vallée du Gouffre si l'on consulte la carte et le récit produits par Jacques Cailhaut de la Tesserie à la suite de son passage à Baie-Saint-Paul en 1666¹. Des glissements de terrain ont causé la modification du cours de la rivière du Gouffre, scindée en deux selon l'auteur, et marquée dans un secteur nommé « pays perdu », sorte de lac ou de marais, où ses eaux se sont élargies et furent jonchées d'innombrable débris d'arbres. Toutefois, la carte de la Tesserie ne semble pas indiquer une transformation du littoral de la Baie-Saint-Paul qui prend alors une forme demi-circulaire.

Plus de 70 ans plus tard, l'ingénieur Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry (1682-1756) dessine en 1739 une carte de la baie de Baie-Saint-Paul où apparaît dans le secteur actuel du quai, à l'embouchure de la rivière du Gouffre, un véritable « gros nez ». Cette forme est visible sur les cartes subséquentes de Jean-Baptiste Decouagne (1749) et de Jacques-Nicolas Bellin (1761).

1. Christian Harvey. « Les effets du tremblement de terre de 1663 dans la vallée du Gouffre. Le témoignage inédit de Jacques Cailhaut de la Tesserie, août 1666 », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 91 (février 2019) : 10-15.

Une fois le cours de la rivière du Gouffre ayant pris sa forme actuelle, après le tremblement de terre de 1663, les sédiments transportés ont probablement forgé cette forme de terrain ressemblant à un tombolo, une sorte de langue de sédiments s'avancant dans la baie.

Les cartes du 19^e siècle, notamment celle de Joseph Bouchette (1815), pourraient laisser croire que cette langue de sédiments a été emportée par l'érosion pour donner à cette partie du littoral de Baie-Saint-Paul sa forme relativement droite entre le quai actuel et la rivière du Goudronnier sur le flanc ouest de la vallée. Pourtant, il n'en est rien. L'examen minutieux de la carte montre plutôt une progression vers le large des berges bordant la baie sur une distance d'environ 700 mètres entre le milieu du 18^e et le début du 19^e siècle. Une évolution surprenante dans une région où à la même époque un phénomène d'érosion important est signalé par Pehr Kalm à Petite-Rivière-Saint-François en 1749.

En effet, la carte de Chaussegros de Léry prouve qu'à marée haute, les eaux remontaient en 1739 jusqu'à la hauteur des deux moulins situés sur la rivière du Mou-



Carte de Chaussegros de Léry (1739). Malgré l'échelle différente, la comparaison des deux images permet d'appréhender l'ampleur de l'envasement.

lin et que les petites embarcations ayant quitté le vaisseau dans la baie, remontaient là jusqu'au « mouillage des barques ». Cette information est reprise sur les cartes de Decouagne et de Bellin. Serait-ce une erreur reproduite ensuite par les deux autres cartographes?

La consultation de la retranscription des actes notariés datés de 1728 des lots de la concession du fonds et d'une carte de la seigneurie de Baupré en 1751 (voir image), confirme pourtant l'information de Chaussegros de Léry. La limite sud-ouest des terres de ce rang était formée, comme le note Raymond Gariépy², par « la clôture de la grève » qui était érigée à la limite des marées hautes de la baie à cette époque. La ligne de chemin de fer, qui a été construite à partir de 1910-1911 (travaux de nivellement du sol), longe en partie la zone délimitée par cette clôture de la grève. Toutes les terres situées sous cette limite étaient la propriété du domaine du Séminaire de Québec, le seigneur des lieux. Au 19^e siècle, ces terres progressivement gagnées

sur la mer ont été concédées à des personnes de Baie-Saint-Paul pour former la concession des Battures qui reprend l'espace situé de part et d'autre de la langue de sédiments identifiée sur la carte de 1739.

Entre 1666 et le début du 19^e siècle, la baie de Baie-Saint-Paul a ainsi connu une évolution très rapide du paysage. L'analyse des cartes montre qu'une langue de sédiments s'est d'abord formée dans la baie probablement à la suite de l'apport massif de sédiments charriés par la rivière du Gouffre après le tremblement de terre de 1663. Pour des raisons qui restent à éclaircir, la baie s'est ensuite ensablée ou envasée selon les secteurs, jusqu'à atteindre la ligne de rivage actuelle. Des travaux en cours effectués par l'Institut national de la recherche scientifique en collaboration avec la Commission géologique du Canada³ permettront de reconstituer avec plus de précision ces événements qui ont façonné la baie de Baie-Saint-Paul.

2. Raymond Gariépy. *Les seigneuries de Baupré et de l'île d'Orléans dans leurs débuts*. Québec, Société d'histoire de Québec, 1974. 266 p.

3. Nous tenons à remercier Didier Perret, de la Commission géologique du Canada, pour ses commentaires et suggestions concernant le présent article.

JOURNAL D'ANGÉLIQUE GILBERT UNE COMMERÇANTE AU MILIEU DE LA TOURMENTE

PAR JEAN-FRANÇOIS GINGRAS

2020 : une année de bouleversements

Cette année 2020 passera probablement à l'histoire. Pour vrai. Trop souvent, on nous rapporte dans les journaux et radios que des événements sont « historiques ». La Bourse de New York atteint un sommet historique le 12 février 2020 à plus de 29 500 points¹ ; à Montréal, la température la plus chaude de son histoire est de 36,6 degrés le 27 mai 2020² ; une visite historique du pape François à Abou Dhabi en février 2019³.

Qu'a vraiment changé le sommet « historique » du Dow Jones ? À part la fortune de quelques industriels et fonds de pension ? Quelles en seront les suites ? Et la température record ? Avec les bulletins météo contemporains, il y aura des records de chaleur, de froid, de chute de neige, etc. Pour ce qui est de la visite papale, nous pouvons certes saluer cette initiative, rare, une première, cependant permettez-moi de suggérer que l'on attende quelques années afin de voir si cette visite a changé quoi que ce soit.

Alors 2020 passera à l'histoire. On s'en souviendra de la même façon que le krach de 1929 ou encore la Seconde Guerre mondiale.

Nous ne savons pas encore comment nos sociétés changeront, comment nos habitudes personnelles évolueront sur une longue période de temps. Cependant, il est déjà possible aujourd'hui d'affirmer que peu d'événements ont forcé un arrêt brutal de millions de vies quotidiennes, d'activités économiques, d'échanges commerciaux ou de simples câlins. Pour qu'un événement acquiert une dimension historique, il faut minimalement qu'il ait changé le parcours d'une collectivité, d'un état, de relations. Il ne suffit pas d'évoquer ce caractère dans un discours ou un titre de média.

Il paraissait de circonstance d'évoquer la vie de commerçante d'Angélique Gilbert sous l'angle des difficultés. Dans ce texte, je vous propose un retour sur les débuts de l'entreprise et le déménagement de Saint-Urbain de même que les différents obstacles et difficul-

tés qu'elle a rencontrés dans sa carrière.

Les débuts : l'avenir devant soi

Angélique Gilbert et Joseph Simard se marient à Saint-Urbain le 27 janvier 1902 ; elle avait 20 ans, lui 26. L'occupation de Joseph est d'être marchand avec une valeur de 200\$. Angélique mentionne qu'elle a « toujours crains de dépenser un sou mal à propos ». On reconnaît là une frugalité qui lui fait honneur surtout alors qu'on débute dans la vie. Les affaires vont bien, à ce point qu'en novembre 1905, le couple achète une maison en face de la première, dans le centre du village. C'est un achat de 600\$, considérable alors que la « valeur » du couple était de 200\$ quelques années auparavant. Ils seront plus à l'aise avec le magasin et y déménagent tout leur stock.

La Première Guerre mondiale éclate en 1914, bien loin des rivages et montagnes de Charlevoix. Alors que les combats font rage dans les tranchées d'Europe, les effets eux, ne tardent pas à se répercuter un peu partout dans le monde. Angélique Gilbert était une femme très informée : elle écoutait la radio, lisait les journaux. Elle avait donc une idée de l'actualité locale et internationale. Le Canada ayant fourni des contingents de soldats, elle retient de cette guerre qu'elle causa « des plaies dans le coeur de bien des mères ». Dans sa vie de commerçante, cette guerre a rendu les provisions et marchandises bien chères et les étoffes de laine bien rares. On imagine que le commerce, davantage organisé autour de la Grande-Bretagne à cette époque, a connu bien des avatars et que des matériaux ont dû être utilisés en priorité vers l'industrie de guerre. Probablement que les étoffes de laine ont servi à loger ou vêtir bon nombre de soldats. Le magasin a connu de bonnes années pendant la guerre, avec des ventes et des profits un peu plus élevés qu'avant celle-ci. Par ailleurs, le couple a perdu beaucoup d'argent sur toutes « les lignes » (types de produits) du magasin, notamment sur le bois de pulpe. Les prix ont baissé pendant deux ans après la guerre, parfois rapidement. Elle note que plusieurs marchands ont fait faillite. On dit souvent que la guerre est bonne pour les affaires, ce qui semble vrai à Charlevoix pendant que la guerre fait rage, pour ensuite varier avec des hausses et des baisses avec comme résultat des pertes sur quelques produits « mal achetés », donc offerts au mauvais moment.

1. investopedia.com, « What is the Dow Jones Industrial Average All-Time High? », 12 avril 2020

2. AFP, « Record absolu de température en mai à Montréal », *Journal de Montréal*, 28 mai 2020

3. AFP, « Visite historique du pape François à Abou Dhabi », radio-canada.ca, 3 février 2019



Coll. SHC

Intérieur d'un magasin général à Baie-Saint-Paul au début du 20^e siècle.

La guerre n'a pas empêché les Simard de penser au futur et de réfléchir aux façons de faire prospérer leur commerce. En 1915, ils ont pris la décision de vendre leur maison et le commerce attendant à un monsieur Gérard de Saint-Urbain. Ils ont bouclé la vente et fait la livraison de la maison en deux mois. Ils laissent donc Saint-Urbain avec regrets et s'installent à Baie-Saint-Paul en juillet 1915.

Le commerce faisait de bonnes affaires à Saint-Urbain. En un peu plus de treize ans, la valeur du commerce est passée à 15 000 dollars. Ils espéraient faire mieux dans leur nouvelle localité. Angélique mentionne que c'est dur « faire deux fois sa clientèle dans son règne », mais qu'ils en sont venus à bout. C'est presque 1 000\$ de valeur amassée par année, le tout « avec économie, sans fierté et sans luxe » nous écrit-elle.

Si on se replonge un siècle en arrière, les commerçants desservait les clients autour ou en proche périphérie du village. C'est tout un risque que de déménager un commerce qui roule bien et démontre un certain succès. Ils ont dû se faire connaître, trouver une façon de se démarquer de leurs concurrents (il y avait environ une dizaine de magasins généraux de toutes tailles à cette époque).

Peu après la Première guerre, Angélique écrit une entrée laconique qui prendra beaucoup de sens peu de temps ensuite. « Fléau de la fin de la guerre, tout le monde était malade presque principalement les jeunes jusqu'à l'âge de quarante ans ». Elle évoque ici la grippe dite « espagnole » qui déferla sur le Québec en trois vagues principales entre 1918 et 1920. Les temps étaient durs pour le commerce et la santé des citoyens. C'est une réflexion bien intéressante pour nous, qui sommes

affectés d'une mal similaire. Et des mêmes débats autour des précautions à prendre pour juguler la propagation du Covid-19.

Baie-Saint-Paul : diversification et technologie

Une des pistes pour améliorer le sort des affaires est de diversifier les activités. Les Simard se lancent dans l'élevage des renards. Des années 1910 à la fin des années 1930, les peaux de renards se vendaient à bon prix pour fabriquer des manteaux ou seulement orner les collets et manchons. L'aventure débute chez les Simard en 1919 en achetant 1 couple de renards pour 600\$. Cela se révèle assez intéressant pour que Joseph bâtisse une étable avec un hangar à foin et à voiture. C'est lui qui voulait se lancer dans cet élevage. Angélique regimbe par moment et nous laisse une impression quelques mois plus tard : elle trouve que ça coûte cher. En 1923, après quatre ans, les Simard ont investi 2000\$ pour se doter de clos pour accommoder le nombre grandissant de bêtes et d'un hangar à foin. Est-elle trop prudente par rapport à son mari plus audacieux ?

L'année suivante marque un tournant, le succès s'approche. C'est alors que les difficultés réelles se pointent. En septembre, de fortes pluies causent des inondations qui affectent les opérations. L'eau entre dans les enclos : l'objectif est de sauver les renards. Les pauvres nageaient dans leur enclos à mesure que les eaux montaient ! Angélique se console dès le mois d'octobre puisque le succès se pointe enfin ! Elle compte quatorze jeunes renards de plus, vend huit couples pour 1300\$. Elle note les dépenses pour construire quatre enclos de plus... cette fois plus loin de la rivière. Tout au long du journal, elle exprimera des doutes par rapport à l'élevage de renards, si cher à son mari, en raison de la fluctuation du prix des peaux. La fin de l'année arrive et tout semble rentrer dans l'ordre, Angélique est rassurée, moins inquiète des affaires de la famille.

En cette fin de décennie des années 1920, la technologie se présente sous les traits d'un véhicule motorisé capable de remplacer des dizaines de chevaux et autres bêtes de somme. L'usage de l'automobile et du camion de démocratisent à cette période avec l'amélioration des techniques de fabrication. C'est en 1926, presque 25 ans après l'établissement du commerce que les Simard achètent leur premier camion : un camion Graham Brothers de 1,5 tonnes acheté 2000\$. De nouveau, Angélique, qui écrivait ne pas dépenser « un sou mal à propos » peste un peu.

Elle nous apprend que son « mari de commerçant » vend beaucoup à crédit, donc il faut sortir du capital pour acheter le camion en même temps que les bénéfices en argent sont limités. L'achat se fait au mois de juin, et Angélique espère que l'argent des comptes rentrera à l'automne. Elle nous apparaît comme une femme inquiète voire même résistante au changement. Elle sera au contraire une administratrice avisée, vigilante et à l'affût des bonnes affaires et des bonnes « lignes » nécessaires au succès du commerce. À part ses inquiétudes, Angélique souligne le nouvel avantage du commerce des Simard : ils pourront maintenant livrer dans Baie-Saint-Paul, Saint-Urbain, Saint-Hilarion et Sainte-Agnès jusqu'au mois de décembre. Ils peuvent planifier deux ou trois voyages par jour. Imaginez un peu la différence des livraisons avec les chariots tirés par les chevaux !

La terre tremble, les affaires ne bougent pas

Les années 1920 semblent aller doucement au rythme des technologies et de l'expansion du marché. C'est très bien de se sentir rassurée, de retourner aux affaires régulières après quatre années de conflits militaires. Cependant, il n'y a rien comme la nature pour mettre du piquant dans nos vies. En ce mois de février 1925, tous les citoyens éprouveront ce piquant en même temps dans leur vie. Charlevoix vit un tremblement de terre historique. Des histoires doivent encore se transmettre de nos jours dans les familles charlevoisiennes.

Par chance, après cette effrayante nuit de février, le magasin subit très peu de dommages. On dénombre quelques bouteilles d'huile d'olive cassées ainsi qu'un globe (ampoule électrique); tout le reste demeure intact. Angélique note que les Simard sont très privilégiés puisque le magasin est un des rares bâtiments à ne pas avoir de dommages. En poursuivant la lecture, on s'aperçoit que malgré les écrits initiaux, le séisme laisse des traces. En août, il y a des rénovations effectuées sur la maison ; impossible de déterminer si c'est le résultat du tremblement de terre ou un simple entretien régulier. Le stuc extérieur de la maison est réparé et l'on repeint le tout. C'est une des rares descriptions précises qu'Angélique nous offre de son environnement. Les boiseries sont brun chocolat avec des châssis blancs et les portes vertes. Elle mentionne aussi une couche de peinture pour les galeries, l'arrière-boutique, la petite cuisine et une doublure du plancher en bouleau. Coût total : 300\$, une grosse somme à cette époque.



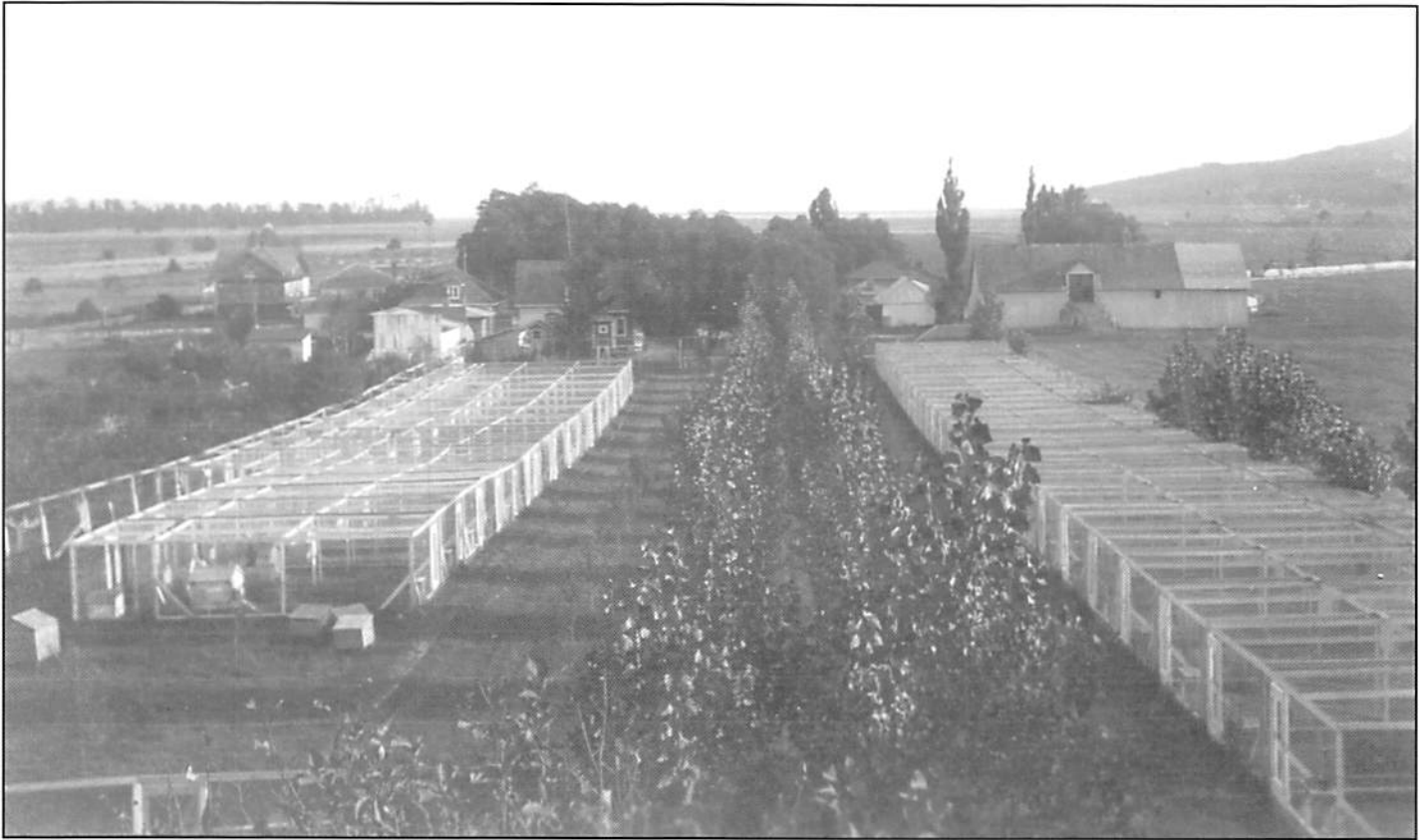
Coll. SHC

Intérieur d'un magasin général à Baie-Saint-Paul au début du 20^e siècle.

La réalité des affaires : jonglerie et équilibre

Le monde des affaires comporte plusieurs aspects dont celui des ententes. Ententes de bonne foi, contrats : sources de stabilité, sources de conflits. Les Simard ont eu leur lot. Que faire lorsque les partenaires ne s'entendent plus, que les conditions changent ? Angélique nous rapporte l'événement qui suit sans tous les détails préalables qui aideraient à se faire une opinion éclairée des responsabilités de chacun. Elle consigne l'événement, écrit les grandes étapes de la résolution de la même façon qu'elle relate les maladies des enfants ; en inscrivant les symptômes sans jamais identifier le mal. Il vaut la peine d'inclure cette anecdote ne serait-ce que pour se rassurer que les litiges semblent de tous temps avoir été présents dans le monde des affaires.

L'histoire se déroule comme suit. Joseph Simard achète du bois d'un dénommé Arthur Côté en 1919, aux lendemains de la Grande guerre. On se rappellera que les marchandises à cette période étaient chères et rares tandis que les prix fluctuaient (souvent à la baisse) soudainement. Notre Joseph achète donc du bois alors qu'il est cher et qu'il y a peu de bénéfice à attendre. Toutefois, le bois constitue un produit nécessaire à offrir aux clients puisque la vie n'arrête pas pour une question de prix. On répare les maisons, construit des granges quand même. Ce qu'on comprend de l'entente est que les Simard devaient payer 600\$ par année à M. Côté. En 1927, il restait une dette de 2500\$, malgré le fait que les prix avaient baissé et que la main-d'oeuvre coûtait cher. Plutôt que de laisser traîner le conflit, M. Simard a préféré payer le solde et en rester là. Angélique espère que Joseph n'achètera plus de bois à ces conditions parce que ce fut un mauvais marché.



Élevage de renards à Baie-Saint-Paul.

En tant qu'administratrice et commis-comptable du magasin, Angélique était au fait de tous les mouvements monétaires, toutes les entrées d'argent. Elle connaissait les « lignes » qui se vendaient bien et les autres qui s'avéraient de « mauvais marchés ». Car cela fait également partie de la vie de commerçant : se tromper. On pense bien connaître notre clientèle, bien évaluer le potentiel d'un produit et... celui-ci reste sur les tablettes. Le journal contient une seule entrée qui traite des marges bénéficiaires. On comprend pourquoi elle révèle autant ses inquiétudes sur les marchés de son mari et les dépenses encourues pour les renards. Pour l'année 1927, la marge de bénéfice générale est de 10%. Derrière cette valeur se cache de grands écarts : les marchandises présentent une marge de 20-25%, l'épicerie entre 15% et 20%, les poches (grosses quantités) vendues et livrées avec le camion de 5% à 8%. La mode (les vêtements) est plus capricieuse ; beaucoup de stock ne se vend pas, Angélique dit qu'il « faut les donner pour s'en débarrasser ». Tiens, tiens, nous pouvons penser que M. Peter Simons, président des magasins du même nom, reconnaîtrait là une dynamique qui est toujours d'actualité cent ans plus tard.

Dans la tourmente : la Grande Dépression

Quelques années plus tard, en 1930, le journal nous ouvre la porte sur les finances de la famille sous un

autre angle. La Grande dépression est bien présente et affecte les finances et le moral de beaucoup de familles au Québec, peu importe leur occupation et leur situation. Nous retrouvons donc les Simard peu après le décès de Joseph. Maintenant cheffe de famille et d'entreprise, Angélique estime qu'il lui faut vendre au moins dix dollars par jour avant qu'il ne reste d'argent pour nourrir et habiller la famille à la maison. Des dix dollars, 5,50\$ servent à payer les « gages » d'un homme et d'une fille nécessaires à l'opération du commerce et 4,50\$ pour les taxes, l'eau, la lumière (l'électricité) et les enfants en classe et les dons à l'Église. Cela met en contexte les valeurs inscrites dans le journal lors de l'inventaire annuel : une valeur de commerce d'environ 42 500\$ semble énorme ! Il en reste pas mal moins dans les poches de la famille une fois déduits les frais de bâtiments, de salaires, de crédit, de mauvais compte, etc. La prospérité est une affaire de long terme. Je pense que c'est pour cette raison que mon aïeule demeurait prudente à chaque transaction.

Diversifier ses activités semble vital pour le succès du commerce, mais ce n'est pourtant en rien une garantie. L'aventure des renards constitue un bon exemple. Cette industrie connut ses belles années entre 1912 et la fin des années 1930. Nous l'avons vu, c'était davantage le projet de Joseph, tant l'élevage que la participation dans des renardières dans la région et jusqu'en Abitibi.

Les années 1930 ont vu un déclin constant en raison, bien sûr, de la Grande Dépression, de la fluctuation de la mode, de même d'un « dumping » allégué des Russes sur les quais de Londres. Loin de ces quais, les Simard, comme nombre de Charlevoisiens, subissaient les contrecoups du changement de goût et du commerce en Europe. L'aventure s'est terminée par la faillite de renardières dans lesquelles Angélique avait des parts et la liquidation des enclos et renards restants sur leur propriété.

Cette terrible dépression a entraîné des pertes dans différentes activités. Les Simard détenaient des placements et des « débentures », des obligations de ville (dont certaines ont fait faillite). Les mauvais comptes présents avant la Dépression traînent et font craindre des pertes d'environ 30%. D'ailleurs, en 1931, l'argent devient rare et les valeurs (placement, obligation, etc.) sont toutes à la baisse. Les renardières ferment, faute de clients, suivant les influences mentionnées plus haut. La Renardière de l'Abitibi fait faillite en novembre 1930 (perte de 900 parts), la Renardière Lac-St-Jean-Baie-St-Paul est dissoute en 1931 entraînant une perte de 770\$ (plus de deux ans de salaire d'un commis du magasin) alors que la Renardière ferme expérimentale termine ses activités cette même année. Les activités ont certainement généré de bons bénéfices dans les années 1920, mais pour s'adapter au nouveau contexte, il fallait limiter les dégâts dans l'incertitude qu'apportait le commerce dans ces années difficiles.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, en plus de la Dépression et de la mode changeante en Europe, le gouvernement change ! Avant 1960, qui disait changement de gouvernement disait « avez-vous voté du bon bord ? ». En effet, il n'y avait pas d'appels d'offres, de contrats détaillés à partir desquels nous pouvons évaluer les soumissionnaires. En 1936, c'est l'Union nationale qui sort victorieuse face aux Libéraux de Taschereau : le magasin n'a pas vendu à la voirie. Sans droit de vote, nous pouvons déduire que les accointances politiques d'Angélique allaient vers les Libéraux. C'est d'ailleurs la seule référence à la vie politique du temps du journal. Si elle l'a inscrit, ce devait être un fait marquant pour elle de ne pas vendre (comme à l'habitude ?) à la voirie.

Garder courage, affronter les vents contraires

En ces temps qui s'annoncent inquiétants, incertains, la lecture du journal d'Angélique Gilbert peut nous éclairer sous plusieurs aspects. Elle n'était pas du genre à confier ses émotions au papier ; par contre, elle nous laisse des traces importantes et suffisamment détail-

lées des événements marquants pour la famille ou le commerce pour qu'on en brosse un portrait. Elle va à l'essentiel. Comme elle fait face à ces vents contraires, notre réflexe nous incite à rechercher la certitude, la garantie, du solide.

Mon aïeule nous a légué une chronique de la vie d'une femme d'affaires avisée, vigilante. En près de quarante ans, mon arrière-grand-mère aura traversé une guerre mondiale, des inondations à répétition, un séisme, une crise économique majeure, un changement de mode et des pratiques commerciales lointaines qui ont anéanti une industrie.

Les succès initiaux des années 1910 et 1920 apportent leur lot de défis. Les Simard ont trouvé une réponse dans la diversification de leurs activités et l'adoption de la nouvelle technologie. Leur clientèle s'est agrandie et ils ont pu ainsi en profiter et développer d'intéressantes opportunités d'affaires dans Charlevoix, en passant par le Lac-Saint-Jean et jusqu'en Abitibi, région récemment ouverte à la colonisation. La météo réservant aux collectivités quelques tours dans son sac, l'acquisition d'un camion a contribué à déjouer un peu l'arrivée de l'hiver en prolongeant la saison des livraisons et le rayon d'action.

Les dépenses mal avisées, la vigilance quant aux « bons marchés » furent d'une précieuse aide pour la seconde moitié de sa carrière. Après plus de vingt-cinq ans de bonnes affaires, les intempéries, la « Crise de 1929 », le décès de son mari et l'effondrement de l'élevage de renards ont profondément modifié son environnement et ses possibilités en affaires. Il lui aura fallu identifier des voies de passage, sélectionner les marchandises les plus attrayantes, gérer le crédit de façon serrée tout en continuant d'aider le monde en ces temps de misère.

Tout comme les gens, les affaires heureuses n'ont pas d'histoire. Angélique ne déroge pas dans son journal. Comme plusieurs d'entre vous qui opérez des entreprises, elle a travaillé fort, voulait bien servir ses clients, équilibrer les comptes. La vie de commerçant n'est pas faite que de succès et de plans d'expansion.

Son exemple peut, je crois, nous apporter réconfort, confiance dans l'avenir. La pandémie nous apporte son lot de difficultés dans le moment présent. Le tunnel paraît long, sans issue, tout occupés sommes-nous à surmonter ces difficultés chaque jour. Pourtant, en gardant le cap, nous traverserons cette période difficile. Nous nous retrouverons ensemble de l'autre côté du brouillard.

LA MAISON LAPOINTE DE CLERMONT RÉSIDENCE DE DEUX PERSONNAGES D'INTÉRÊT NATIONAL

PAR CHRISTIAN HARVEY



Coll. SHC

Maison Lapointe c. 1970.

La valeur patrimoniale d'un bâtiment historique ne se limite pas à de simples considérations de nature architecturale. Elle se mesure encore et surtout par l'importance que leurs propriétaires ou locataires ont pu occuper dans l'histoire et la mémoire collective. L'exemple de la maison Lapointe de Clermont révèle à merveille cette situation. Ce bâtiment unique a accueilli au fil des ans non pas un mais deux personnages d'intérêt national : Alexis Tremblay dit Picoté et Alexis Lapointe dit Le Trotteur. Il importe donc de conserver et de mettre en valeur cette pièce majeure du patrimoine de Charlevoix pour les générations à venir.

Concession et premiers propriétaires de la terre

La terre où se situe l'actuelle maison Lapointe a été officiellement concédée à François Perron par le seigneur de Murray Bay, John Nairne, par un acte passé devant le notaire François Sasseville le 2 juin 1802. Le document a probablement été précédé d'un billet de concession sous seing privé à la fin du 18^e siècle. L'acte réalisé quelques jours avant la mort de John Nairne semble être une simple confirmation légale du titre devant notaire. D'ailleurs, le 28 mars 1802, soit près de 3 mois auparavant, la terre avait déjà fait l'objet d'un

échange entre François Perron et Amable Bouchard devenu le nouveau propriétaire. À la suite du décès de ce dernier, le 20 avril 1810, c'est sa veuve, Madeleine Tremblay, qui hérite des titres sur la terre. Moins d'un an plus tard, le 24 octobre 1811, elle en cède la propriété à son frère Alexis Tremblay dit Picoté.

Cette terre de forme carrée, plutôt inhabituelle à l'époque, est décrite de manières différentes selon les arpentages. Elle correspond, en somme, à une section résiduelle située entre les rangs Ruisseau-des-Fresnes et la Première concession de la rivière Malbaie, un espace connu ensuite sous le nom de rang de La Chute. En 1823, la censive possède officiellement 8 arpents de front sur 8 arpents et 4 perches de large formant une superficie de 67 arpents et 2 perches.

Il s'agit sans doute de l'une des meilleures terres de la région de Charlevoix jouissant d'avantages dont peu d'autres lots peuvent disposer. Elle se situe dans une partie de la vallée de la rivière Malbaie où la qualité des sols, un climat favorable et une absence de dénivellations importantes permet de pratiquer une agriculture céréalière à bon compte.

Alexis Tremblay dit Picoté (1811-1858)

Alexis Tremblay dit Picoté (1787-1859) apparaît depuis longtemps, grâce à son rôle joué dans la Société des Vingt-et-Un, comme un des fondateurs de la région du Saguenay — Lac-Saint-Jean. Au fil des recherches historiques des années 1970, son rôle actif à partir de 1830 dans l'industrie du bois de sciage a été révélé au grand jour notamment à travers son association avec l'homme d'affaires William Price. Malgré tout, on semble connaître peu de choses sur la période précédente (1810-1830).

Mario Lalancette note que « [j]usqu'en 1830, la terre représente pour lui une base économique essentielle. ¹» De son mariage en 1810, avec Marie-Modeste Boulianne, à son incursion dans l'industrie du bois, les informations s'avèrent plutôt inexistantes sur son lieu de résidence, bien que l'on reconnaisse volontiers la maison aujourd'hui située à l'angle des rues Lapointe et des Vingt-et-Un, à Clermont, comme sa propriété principale à la fin de ses jours.

Alexis Tremblay dit Picoté s'installe sur sa concession de Clermont peu de temps après son acquisition. Le bâtiment qu'il érige sur place, celui toujours existant, constitue sa résidence principale tout au long de sa vie entre 1811 et 1859, date de son décès. Malgré une légende faisant remonter la construction de cette résidence aux années 1750, étayée par aucun document, cette maison spacieuse en bois de style québécois, avec son toit à deux versants, ses fondations la distançant du sol et sa galerie avant correspond au modèle des bâtiments construits au début du 19^e siècle. Elle révèle sans doute même une certaine aisance matérielle d'Alexis Tremblay dit Picoté avant même son insertion dans l'industrie du bois et, peut-être, l'a-t-elle en quelque sorte permise?

Comme évoqué (voir autre article du présent numéro), Alexis Tremblay dit Picoté va progressivement constituer avec son fils Augustin Tremblay (1816-1879) une association formelle pour l'exploitation concertée de la partie agricole de ses propriétés, notamment lors de ses absences pour la gestion des chantiers sur la Côte-Nord dans les années 1840. Alors que ses autres fils quittent un à un la résidence familiale, Augustin Tremblay s'installe pour longtemps avec sa famille dans la maison de Clermont et constituera « le bâton de vieillesse » d'Alexis Tremblay dit Picoté à la fin de ses jours.

Augustin Tremblay et sa veuve (1858-1880)

Le 16 octobre 1858, quelques mois avant son décès,

1. Mario Lalancette « Tremblay, dit Picoté, Alexis ». Dictionnaire biographique du Canada.

Alexis Tremblay dit Picoté cède sa propriété à son fils Augustin Tremblay. Marié depuis 1841 avec Marie-Ide Lapointe, il vivra sa vie durant dans la maison de Clermont jusqu'à son décès en 1879. Marie-Ide Lapointe ne tarde pas à vendre la propriété le 4 novembre 1880 à François Lapointe, son frère. À noter que ce dernier était marié depuis 1849 avec Adeline Tremblay, sœur d'Augustin Tremblay.

François Lapointe (1880-1911)

L'artère principale de la ville de Clermont se nomme la rue Lapointe et pour cause. François Lapointe a constitué grâce à la jonction des terres de son père, Joseph Lapointe, et de son beau-père, Alexis Tremblay dit Picoté, un imposant domaine foncier qui comprend une partie importante de la localité. Grâce à l'achat de la maison des Tremblay Picoté, il dispose d'une maison spacieuse bien différente de celle qu'il possédait alors sur la terre voisine située le long de l'actuelle route 138 dans le rang Ruisseau-des-Fresnes.

C'est là que naquit son fils, le célèbre Alexis Lapointe dit le Trotteur, en 1860, personnage reconnu depuis dans la légende pour ses exploits supposés sur le plan des performances à la course contre des chevaux. De 1880 à son décès en 1924, c'est dans cette résidence, anciennement propriété de son grand-père Alexis Tremblay dit Picoté, que le Trotteur vivra la plus grande partie de sa vie adulte. Malgré des escapades sur les routes, cette maison sera toujours son pied à terre.



Alexis Lapointe dit Le Trotteur a résidé dans cette maison pendant plus de 40 ans.

Coll. SJC

La maison Lapointe (1911-2020)

Depuis plus de 140 ans, la famille Lapointe est propriétaire de la résidence. Après François Lapointe (1880-1911), la maison passe à son fils Louis Lapointe de 1911 à 1941. L'acte de cession oblige d'ailleurs le nouveau propriétaire à garder avec lui sa vie durant son frère Alexis. En 1941, Marie Lajoie, veuve de Louis, cède sa propriété à parts égales à ses fils Louis-Philippe et Henri Lapointe. En 1971, Louis-Philippe fait une donation à son frère Henri de sa partie de l'héritage. Ce dernier possède la maison jusqu'à son décès survenu en 1997. Depuis cette date, sa femme veuve, Marguerite Brassard, demeure l'unique propriétaire de l'édifice.

Un bâtiment à conserver

Le 4 mars 2020, un incendie dans le bâtiment voisin a causé des dommages à l'intérieur de la maison La-

pointe. Dès lors, la Société d'histoire de Charlevoix, par l'entremise de son président Serge Gauthier, a mené une importante campagne dans le but de sauver ce bâtiment patrimonial. À la suite de diverses prises de positions, la Société d'histoire de Charlevoix, avec l'appui de la famille Lapointe qui croit en ce projet, a décidé de se porter acquéreur du bâtiment en vue de le céder, éventuellement, à un comité chargé de récolter des fonds promis par des particuliers et d'établir un plan de rénovation en lien avec le Ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Cette action permet de préserver ce bâtiment important de l'histoire de Charlevoix et du Québec. Cette initiative pourrait servir d'exemple à plus grande échelle afin de sauver un plus grand nombre d'édifices face à un laxisme de la part des municipalités peu sensibles à leur rôle dans le domaine du patrimoine.

ALEXIS TREMBLAY DIT PICOTÉ, CULTIVATEUR

PAR CHRISTIAN HARVEY

L'histoire traditionnelle de la colonisation du Saguenay-Lac-Saint-Jean, celle rédigée par M^{gr} Victor Tremblay¹, a présenté les initiateurs des pétitions effectuées dans les années 1830 pour la levée du monopole de la compagnie d'Hudson sur cet immense territoire comme de pauvres agriculteurs incapables de vivre décemment sur leurs terres de roches. À partir des travaux de Louise Dechêne² et de Mario Lalancette³, l'analyse des personnalités à la tête du mouvement, au premier chef Alexis Tremblay dit Picoté, a révélé plutôt leur prospérité grâce à leur rôle joué dans le dynamique marché du bois de sciage en lien avec l'homme d'affaires William Price. Il est sans doute intéressant de présenter également Alexis Tremblay dit Picoté comme un cultivateur aisé qui seul ou avec la complicité de son fils, Augustin, va gérer pendant près de 40 ans trois terres localisées autour d'une résidence, aujourd'hui située à Clermont, dans la seigneurie de Murray Bay.

L'acquisition de ses terres

Alexis Tremblay dit Picoté naît à l'île aux Coudres le 14 juin 1787, du mariage de François Tremblay et de Magdelaine Beauché, dit Morency. Comme plusieurs habitants de l'île aux Coudres, sa famille déménage à

La Malbaie entre 1793-1800⁴ sans doute pour y trouver une nouvelle terre à cultiver offerte par les deux seigneurs écossais du secteur qui sont à la recherche active de censitaires pour venir s'installer sur leur propriété et, du coup, accroître leurs revenus avec le paiement des divers droits seigneuriaux.

Au fil des ans, ses frères et ses sœurs passent devant l'autel pour se marier et quittent un à un le nid familial. Le 27 août 1810, devant le notaire Isidore Lévesque, Alexis Tremblay dit Picoté passe un contrat de mariage avec Marie-Modeste Boulianne qu'il épouse quelques jours plus tard le 4 septembre 1810. Le couple aura 12 enfants : Marie-Julienne en 1811 (morte à 34 jours), Céleste en 1812, Jean-Boniface en 1814, Augustin en 1816, Henriette en 1819, Paul-Isaïe en 1821, Alexis en 1823, Théotiste en 1825, Madeleine en 1827, Delphine en 1829, Modeste en 1831 et François-Xavier en 1834.

Mais revenons au notaire Isidore Lévesque. Un jour après la signature du contrat de mariage, le 28 août, Alexis Tremblay dit Picoté obtient de la seigneuresse de Murray Bay, Christine Emery Nairne, la concession d'une terre située dans le rang Ruisseau-des-Fresnes. Elle correspond aujourd'hui au lot 239 du cadastre de la paroisse de Sainte-Agnès localisé dans la municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs, dans le secteur communément appelé la « côte des Témoins de Jéhovah ». Ce n'est pas la terre du siècle. Encore moins sa voisine. Le

1. Mgr Victor Tremblay. *Histoire du Saguenay. Depuis ses origines jusqu'à 1870*. Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1938.

2. Louise Dechêne. *William Price 1810-1850*. Thèse de licence ès lettres (histoire), Université Laval, avril 1964.

3. Mario Lalancette « Tremblay, dit Picoté, Alexis ». *Dictionnaire biographique du Canada*.

4. Son frère Louis naît à l'île aux Coudres en 1793 et lors du mariage de sa sœur Madeleine Tremblay, à La Malbaie, en janvier 1801, il est indiqué que ses parents sont « de cette paroisse ».

23 novembre 1822, devant le notaire Gauvreau, Alexis Tremblay dit Picoté obtient la terre contiguë (lot 261, cadastre de la paroisse Sainte-Agnès) située dans la deuxième concession du Ruisseau-des-Fresnes. Ce n'est qu'une « terre en bois debout » qui appartient de nos jours au Ministère des Ressources naturelles et de la Faune. En 1858, lors de la cession de sa propriété de la Chute à son fils Augustin, Alexis Tremblay dit Picoté ne prend même pas la peine de joindre ces deux terres dans l'acte. C'est dire l'intérêt qu'il leur porte!

Mais cependant, la mort de son beau-frère Amable Bouchard en 1810 lui ouvre la possibilité d'acquérir de sa veuve, sa sœur Madeleine, en octobre 1811 une bonne terre située dans la partie résiduelle (nommée plus tard Concession de la Chute) entre la Première concession du Ruisseau-des-Fresnes et la Première concession de la rivière Malbaie dans la seigneurie de Murray Bay. L'endroit est parfait pour la construction d'une maison le long du chemin public qui correspond aujourd'hui à l'angle de la rue des Vingt-et-Un et de la rue Lapointe, à Clermont!

La culture du sol

Dans une société où l'agriculture occupe une place centrale, particulièrement dans le cas de la production du blé, la possession d'une terre avec un sol de bonne qualité, bien irriguée, sans trop de dénivellations et avec un climat favorable constitue sans doute un élément important dans la distinction sociale entre habitants et la formation d'une base en vue d'activités économiques dans d'autres domaines. Cette réalité apparaît sans doute encore plus observable dans une région comme Charlevoix où les conditions varient considérablement à quelques kilomètres à peine. Les habitants de la vallée du Gouffre et la rivière Malbaie possèdent à cet égard un avantage considérable par rapport aux habitants du plateau où les « terres de roches » sont nombreuses ou comme dans le secteur de la Route de Sable par exemple dont le sol est trop pauvre pour y pratiquer véritablement l'agriculture. Alexis Tremblay dit Picoté a sans doute été à même de constater cette réalité avec sa terre située dans le rang de la Chute et les deux autres dans le rang Ruisseau-des-Fresnes.

À la suite du départ de ses enfants de la maison de la Chute, Alexis Tremblay dit Picoté, s'il s'implique plus directement dans l'industrie du bois, n'en reste pas moins actif dans le domaine de l'agriculture grâce à son fils Augustin qui voit à faire fructifier la terre familiale. Les données à ce sujet demeurent plutôt minces. Toutefois, dans le recensement de 1842, Augustin en l'absence de son père et avec le décès de sa mère apparaît

comme le chef de la famille mais tout en ne possédant pas la « propriété du fonds de terre », appartenant toujours à son père. Cette année-là, les récoltes d'avèrent plutôt bonnes avec la production de 100 minots de blé, 30 d'orge, 75 de seigle, 75 d'avoine, 40 de pois et 150 patates. Avec cette récolte abondante, la famille Tremblay peut sans doute vendre ou échanger une partie des surplus vers les habitants du village de La Malbaie.



Coll. SHC

Alexis Tremblay dit Picoté

Ce qui impressionne le plus est le cheptel : 18 bêtes à corne (vaches laitières et taureaux), 4 chevaux, 31 moutons et 5 cochons. La ferme Tremblay dit Picoté apparaît comme une ferme importante de la vallée de la rivière Malbaie et le tout permet une commercialisation supplémentaire du lait, du bœuf, du porc et de la laine. Un revenu appréciable.

La qualité de sa propriété de la Chute explique sans doute le choix de demeurer dans la région de Charlevoix pour Alexis Tremblay dit Picoté à la suite de la déconvenue de ses entreprises au Saguenay qui passent progressivement entre les mains de William Price. Il possède un bien de valeur. Aussi attend-il quelques mois avant son décès pour s'en départir au profit de son fils Augustin, le fils-cultivateur.

NOTE DE RECHERCHE (SUITE) JUSTICE ET CRIMINALITÉ DANS LE SECTEUR DE LA ROUTE DE SABLE À LA MALBAIE UNE PERCEPTION FAUSSÉE PAR LES PRÉJUGÉS

PAR SERGE GAUTHIER



Photo: Pierre Rochette

Le village de la Route de Sable.

Dans un premier article paru dans la *Revue d'histoire de Charlevoix*¹, nous avons présenté plusieurs aspects culturels et sociaux en lien avec le secteur dit de la Route de Sable à La Malbaie. Nous voulons maintenant regarder plus précisément la question de la criminalité que la tradition orale des environs de La Malbaie semble décrire comme étant très présente dans cette partie de la localité. De toute évidence, cette affirmation paraît reposer plus sur des préjugés locaux que sur la réalité. Dans les faits, il peut être intéressant d'observer le tout au regard de notre recherche sur le terrain menée dans la Route de Sable durant les années 1980².

Notons d'abord, en préliminaire, que lors d'une élection municipale tenue à La Malbaie³, alors qu'un candidat à la mairie avait une origine pouvant le lier au

secteur dit de la Route de Sable, certains ont évoqué ce fait pour le discréditer. Plus encore, le lien avec l'aspect jugé criminalisé du secteur⁴ a aussi été évoqué. Est-il possible que, à La Malbaie, avoir vécu où être né dans la Route de Sable, soit une entrave sociale? De fait, la notion de criminalité reste trop souvent évoquée en lien avec des personnes provenant de ce lieu comme une sorte d'automatisme, comme si cela allait un peu de soi. Il nous semble bien que cette perception soit trompeuse. Voyons ainsi comment tout cela a pu s'articuler et se répercuter dans l'histoire de vie des résidents de la Route de Sable.

Un secteur mis à part

Le secteur de la Route de Sable se situe en retrait du village ou de la ville de La Malbaie. Il s'agit d'une sorte de village, bien reconnaissable, jalonné de maisons identifiées comme pauvres ou modestes, formant un milieu social très spécifique. Sur le plan géographique, le village de la Route de Sable se situe au haut de la côte du Chemin Mailloux, avec à l'ouest le rang Saint-Made-

1. Serge Gauthier. « Le secteur de la Route de Sable à La Malbaie. Approche d'un milieu social et culturel différent », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 93-94 (Octobre 2019) : 34-39.

2. Serge Gauthier. *Étude ethno-historique d'un isolat de pauvreté de la région de Charlevoix et ses implications sur la pratique pastorale de l'Église locale*. Mémoire de M.A. (Théologie), Université Laval, 1991. 153 pages.

3. Nous ne précisons pas la date pour préserver la confidentialité.

4. Notamment sur un site comme Facebook.

leine à La Malbaie et vers l'est le rang Saint-Charles de l'ancienne municipalité de Sainte-Agnès⁵.

En fait, cette population « habite à part et établit sa demeure hors du camp⁶ ». La pauvreté du sol de ce secteur sablonneux ne permet pas d'y pratiquer facilement l'agriculture. Les résidents du lieu sont donc des familles pauvres qui reproduisent des conditions sociales difficiles, d'une génération à l'autre, pendant plusieurs générations, surtout après le début du 19^e siècle⁷. La description qui suit, faite par une résidente du secteur lors d'une enquête orale effectuée en 1986⁸, est très évocatrice des conditions de vie dans la Route de Sable au 19^e et jusqu'au milieu du 20^e siècles :

« La plupart avait une pièce commune. Il y en avait d'autres qui étaient séparées par des couvertures. Il n'y avait pas d'eau. Il n'y avait pas d'électricité. C'était tous des journaliers; ils n'avaient pas de terres et pas de bois... ils allaient chercher le bois avec des chiens sur la limite de la seigneurie. »

La présence de chiens devant la porte de la plupart des maisons du village de la Route de Sable n'avait rien, selon l'avis de certains, pour rendre le secteur très attirant. Bien que ces chiens soient très utiles aux habitants de la Route de Sable pour transporter leur bois ou encore de l'eau, leur grand nombre semble les rendre parfois menaçants pour l'étranger et accorde ainsi au secteur une sorte de réputation inquiétante. Les autres habitants de La Malbaie hésitent ainsi parfois à se rendre dans la Route de Sable. La peur s'installe même et le lieu est jugé un peu dangereux.

L'esprit de clan est très présent dans la Route de Sable. Face à un certain rejet, il faut se tenir les coudes pour subsister et aussi, en quelque sorte, se séparer socialement des autres résidents de la ville. De toute évidence, la relative insularité du village de la Route de Sable favorise la « mise à part », mais ce sont des situations de pauvreté qui engendrent le rejet et tendent à attribuer à cette population une mauvaise réputation favorisant l'association à la notion de criminalité.

Pauvreté et mendicité

Le fait d'être rejeté socialement ne facilite pas, pour les hommes de la Route de Sable, l'accès au marché du tra-

5. Fusionnée à La Malbaie en 1999.

6. Dans le livre biblique du Lévitique au passage 13, 38-46, se retrouve cet extrait très significatif. Il est question ici de groupes de lépreux qui ne doivent pas vivre en société et se créer un espace « à part » pour y habiter. La pauvreté peut aussi être vue comme une sorte de « lèpre sociale » dont les stigmates sont bien visibles et influencent les perceptions.

7. Date des premiers établissements sédentaires dans le secteur.

8. Madame Arthur Bilodeau, habitant alors dans la Route de Sable.

vail. À part peut-être le métier de bûcheron, dans les chantiers, la possibilité d'obtenir un travail régulier est mince. Plusieurs d'entre eux se sont ainsi habitués à une vie libre, faisant subsister leurs familles par la chasse et la pêche, même en dehors de saisons où il est légal de le faire. Souvent, certains d'entre eux, doivent tuer un original, en plein hiver, afin d'assurer la subsistance du groupe familial. Ils sont ainsi contraints, à cause de la misère économique, à être identifiés comme des braconniers et à risquer de se retrouver dans l'illégalité ou même de subir des poursuites judiciaires. Dans ce cas, il apparaît difficile de condamner des comportements sans doute interdits par la loi, mais compréhensibles dans les circonstances de marginalité et de pauvreté où se retrouve ce groupe alors qu'auparavant, avant la présence renforcée des lois de l'état, surtout à partir du début du 20^e siècle, ces pratiques étaient coutumières et ne faisaient l'objet d'aucune répression légale.

Il faut dire aussi que des familles de la Route de Sable devaient parfois quêter afin d'assurer leur subsistance. Ainsi, plusieurs familles du secteur sont donc identifiées comme vivant de la quête ou comme étant des quêteux :

« Il y en avait des familles qui quêtait. Comme chez Almanzar Belley ça a toujours quêté et ensuite chez Todore Girard. Il y en avait plusieurs. Ils travaillaient, c'étaient des bûcherons. Ils allaient aux chantiers, mais il n'y en avait pas toujours dans ce temps-là. Leurs moyens de survie étaient limités tout de même. Quand je suis arrivée, il y avait la Saint-Vincent-de-Paul⁹ qui aidait... Il donnait tant à l'un qu'à l'autre, il rendait service.¹⁰ »

Le fait de mendier et l'esprit quémandeur qui s'y rattache est souvent accolé aux résidents de la Route de Sable. Cependant, peu d'entre eux sont vus comme des voleurs ou encore des personnes malhonnêtes. Loin de là, la mendicité devient même parfois un trait culturel qui peut devenir amusant ou folklorique comme dans le cas de l'étonnant personnage que fut le dénommé Small Pet, même si cette reconnaissance se joint aussi à une certaine inquiétude de la part de la population.

Small Pet : un mendiant légendaire jugé un peu inquiétant

Parfois comparé à Alexis Lapointe dit le Trotteur

9. Un organisme de charité en lien avec la paroisse religieuse catholique de La Malbaie.

10. *Serge Gauthier*, op. cit., page 58.

(1860-1924), Joseph Lavoie dit Small Pet¹¹ est né à La Malbaie, dans le secteur de la Route de Sable, le 1^{er} août 1922, fils de Philippe Lavoie et d'Aline Boies. Descendant de familles de quêteux, Small Pet le devient aussi, un peu par la force des choses. Précisons cependant qu'à son époque, bien avant l'existence de programmes sociaux de l'état, le quêteux n'est pas perçu nécessairement comme un personnage inquiétant. Il est même coutumier de recevoir des quêteux, qui vont, de porte en porte, et de leur accorder la charité, parfois en les accueillant quelque temps à la maison ou encore en leur donnant de la nourriture ou des vêtements. La personnalité de Small Pet n'est donc pas, de prime abord, menaçante pour la population.

Alors qu'Alexis le Trotteur est réputé pour ses courses endiablées contre des chevaux, Small Pet est plutôt reconnu pour ses capacités de marcheur un peu extraordinaire. En fait, il quête un peu partout dans la vaste région de Charlevoix et, sans se fatiguer, va de porte en porte, dans les différents villages. Il paraît très facile, pour Small Pet, par exemple, de parcourir la distance entre La Malbaie et Baie-Saint-Paul, sans trop se fatiguer. Il n'est pas question ici de rapidité, Small Pet semble reconnu comme un bon vivant peu pressé de quitter un lieu où le propriétaire lui offre de l'alcool notamment, mais, à la longue, sa facilité étonnante à parcourir les chemins souvent montagneux de Charlevoix, étonne et surprend : sa réputation devient légendaire. Il est reconnu bientôt comme un marcheur exceptionnel et infatigable. Les Charlevoisiens le connaissent bien, mais un certain côté sombre reste associé à son personnage.

En effet, selon les dires de quelques personnes dans la population de Charlevoix, Small Pet paraît trop s'intéresser aux enfants. Les parents avertissent leur progéniture de ne pas s'approcher de lui ou encore de fuir si jamais il vient vers eux. Small Pet reste sans doute un enfant dans sa tête, ce pourquoi il cherche à jouer ou à discuter avec les enfants, ce qui le rend mystérieux et même un peu menaçant, comme en fait foi ce récit rédigé sous la forme d'un conte :

« A voit un monsieur qui est en train de travailler après son bonhomme de neige. Tite Rose est contente d'avoir de l'aide parce qu'a veut finir avant la noirceur. En s'approchant, a r'connait M'sieur Small Pet. A l'reconnait parce que son grand-père l'embarquait souvent dans quand y la promenait en barlow. Même qu'une fois, Small Pet avait donné

une pipe croche à son grand-père. Son grand-père lui a raconté que Small Pet était un enfant du bon Dieu qui se promenait soir et matin, que c'était sa job à lui de se promener de même, c'était sa destinée qui vivrait...

Avec Small Pet ça allait vite. Déjà le corps était fini, il restait pu rien que la tête pis les bras à faire. Ça allait trop ben, v'là qu'elle entend sur la galerie chez eux : Eih, Small Pet sacre ton camp, laisse les enfants tranquilles. » Aussitôt Small Pet r'garda Tite Rose sans comprendre et s'en alla...¹²»

Plutôt simple d'esprit, un peu comme Alexis le Trotteur, Small Pet semble toutefois être craint en regard de son plaisir évident à jouer avec les enfants. Peut-être la peur qu'il soit pédophile? Rien n'y paraît toutefois dans la tradition orale. Alors, peut-être, peur qu'il blesse ou violente un enfant en jouant avec? Rien non plus à ce sujet. Lorsque j'étais enfant, j'ai personnellement rencontré Small Pet et, bien que moi-aussi j'avais reçu des indications fermes de ne pas l'approcher, il avait été plutôt gentil et même avait aidé notre petit groupe à faire un feu pour nous réchauffer. Donc, Small Pet ne fut en rien criminalisé et c'est son caractère de marcheur exceptionnel qui ressort le plus.

Étonnamment, toujours comme Alexis le Trotteur, Small Pet a été accidenté et il en est mort. Si ce fut un train qui causa la mort d'Alexis, Small Pet fut plutôt écrasé par une automobile conduite possiblement par un chauffard, dans la côte des matous près de Baie-Saint-Paul, le 14 septembre 1983. Le journal *La Presse* dans son édition du 16 septembre en rapporte ainsi l'incident :

« Un sexagénaire a été frappé mortellement samedi soir vers 21 heures, alors qu'il circulait en bordure de la route 138 à Baie-Saint-Paul, dans le comté de Charlevoix. Il s'agit de Joseph Lavoie, âgé de 63 ans, de Saint-Urbain. »

Small Pet meurt donc en marchant, comme il le fit sa vie durant. Est-ce une fin heureuse pour lui? Peut-être bien. Il est entré dans la légende, mais pas du tout pour avoir été une personne criminalisée. Et l'on évoque même, à l'occasion, son souvenir de manière poétique :

« Graine de sauvage
Marcheur de jadis
Écervelé
Pas reçu pas revu
Ne s'offre plus¹³»

11. Le surnom se réfère surtout à la taille plutôt modeste du personnage et il possède un côté amical « petit animal » ou peut vouloir dire, plus vulgairement, « petit cul ».

12. Tiré de Serge Gauthier. *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2009, p. 158.

13. Poème « Small Pet » dans Serge Gauthier. *Meniques*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2012, p. 33.

Célestin Bilodeau, le grand trappeur

Un autre personnage issu de la Route de Sable a été entrevu comme étant possiblement criminalisé ou comme ayant des comportements plutôt violents. Voici ce que souvent il est raconté à son sujet :

« On a reproché à Célestin Bilodeau de faire du braconnage – qui constitue son geste illégal le plus fréquent – des vols, d’avoir enlevé des personnes, d’avoir fait des actes de violences physiques sur plusieurs individus. Célestin était « le dur de la place ». Ses fils aussi étaient des durs. Plusieurs avaient peur de Célestin et de ses fils qui ont rudoyé de nombreuses personnes avec leurs poings aussi bien qu’avec des bâtons ou diverses armes. Selon la légende, Célestin Bilodeau aurait même été tué par ses fils¹⁴. »

Né dans le secteur de la Route de Sable le 29 novembre 1907, Célestin Bilodeau était le fils d’Ulysse Bilodeau et de Clara Levesque. La mère de Célestin Bilodeau était la fille de Célestin Levesque et de Mary Ross qui possède, apparemment, une ascendance autochtone.

Souvent, Célestin Bilodeau est aussi décrit comme un homme sans trop d’histoires avec la justice par plusieurs de ses contemporains comme le démontre ce témoignage :

« Célestin Bilodeau, c’était un neveu de mon mari. Il était mauvais quand il était en boisson. Tout le monde dit que quand il était à jeun, c’était le meilleur garçon de la terre. Mais quand il buvait, il se querellait. La boisson le rendait fou. À part ça, il était serviable.

Il se faisait prendre durant l’été. Il ne se méfiait pas des règlements dans ce temps-là. Il y a des avocats, des professionnels qui envoyaient Célestin dans le bois pour tuer un orignal. Mais il n’écoutait pas les avocats et il se faisait prendre. Mais ça finissait par s’arranger. Il ne faisait pas ça de sa tête, c’étaient des gens à l’aise qui l’encourageaient. »

La réputation de grand trappeur de Célestin Bilodeau est même évoquée dans une chanson populaire¹⁵, mais essentiellement il effectuait du braconnage pour des estivants ou des gens de la haute société de La Malbaie qui lui demandaient de le faire contre une rétribution.

14. *Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix*, op. cit., p. 123.

15. Chanson « Les bateaux blancs » du chansonnier charlevoisien Jean-Yves Belley.



Célestin Bilodeau

Coll. SHC

Des récits historiques, au ton colonial¹⁶, présentent souvent le villégiateur comme un être imbu de grande nature et même soucieux, avant la lettre, de la protection de l’environnement. Cette vision ne correspond pas à la réalité et dans le cadre du tourisme et de la villégiature, les hôteliers de La Malbaie et aussi les villégiateurs cherchent à se procurer de la « viande de bois » ou des poissons pour leur consommation personnelle. Dans de tels cas, ils font appel à des hommes comme Célestin Bilodeau, les encourageant même à défier la loi, afin de répondre à leur demande. En ce sens, la criminalité évoquée au sujet de Célestin Bilodeau s’avère ici suscitée par la demande touristique ou de villégiature. Et, comme il est possible de le constater, ces gens dits de l’élite ne sont pas présents lorsque

16. Nous pensons ici au livre de Philippe Dubé intitulé *200 ans de villégiature dans Charlevoix* paru aux Presses de l’Université Laval en 1986.

Célestin Bilodeau, par exemple, doit répondre devant la loi pour ces gestes de braconnage.

Mais, comme le raconte ici l'avocat Pierre Gaudreault de La Malbaie, les cas de braconnage se règlent assez rapidement en cour :

« En une telle cause de braconnage, c'est à la Couronne à faire la preuve du méfait. Les accusés ne prennent généralement pas d'avocat pour se défendre dans ces causes car ils enregistrent presque toujours un plaidoyer de culpabilité. La preuve consiste le plus souvent en des instruments interdits qui sont saisis : filets, « boîtes », pièges. Il était parfois soumis des pièces de gibier et des poissons gelés saisis dans des congélateurs. Tout particulièrement de la « belle truite du grand Lac Nairne.¹⁷ »

Donc, outre ces infractions jugées mineures, rien ou presque n'est en vérité reproché à Célestin Bilodeau devant la loi ou en cour. Les faits criminels évoqués dans la tradition orale ne se concrétisent pas par des accusations légales précises. Célestin Bilodeau est mort à la Malbaie le 5 juin 1966.

La loi de l'autre; des travailleurs saisonniers

Avec le sentiment de rejet qu'elle peut percevoir face à sa réalité de pauvreté, la population de la Route de Sable paraît mal à l'aise avec les autorités sociales provenant du village de La Malbaie. Il en est ainsi du pouvoir judiciaire, qu'elle considère souvent comme étant exercé à la faveur de l'élite de ce lieu.

Constamment, l'administration judiciaire est décrite par eux de manière négative. La loi semble faite pour maintenir les privilèges des mieux-nantis. Ainsi, notamment dans le cas de Célestin Bilodeau où la population de la Route de Sable tend à minimiser ses excès présumés, ces gens ne reconnaissent pas facilement l'administration judiciaire et la voit comme défendant, en quelque sorte, la loi des autres.

Cependant, si elle paraît accepter ceux qui dans son milieu osent transgresser la loi, la majorité de la population de la Route de Sable vit paisiblement en acceptant sans mot dire un contexte social qui les isole depuis près de 200 ans, sans revendication autre que verbale d'une colère émise un peu en secret dans les limites territoriales du secteur et pas vraiment au-delà.

17. Serge Gauthier, « Seul devant le juge. Un regard historique », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 82 (Novembre 2015) : p. 4.

Néanmoins, les résidents de la Route de Sable paraissent de moins en moins marginaux, à mesure que progresse le 20^e siècle. Comme le contexte social et la géographie font parfois naître des situations étonnantes, il est remarquable de constater que le Boulevard des Falaises, refuge estival des villégiateurs aisés à La Malbaie, croise le haut du Chemin Mailloux. Le secteur jugé « plus riche » de La Malbaie rencontre donc, ou presque, celui perçu comme le plus pauvre, soit la Route de Sable. Mais les gens de ce secteur vont bientôt trouver des emplois saisonniers grâce au tourisme. Plusieurs travailleurs ou travailleuses de la Route de Sable sont ainsi employés au Manoir Richelieu, célèbre hôtel situé à La Malbaie. Lors du conflit syndical du Manoir Richelieu, de 1985 à 1990, la présence de travailleurs provenant de la Route de Sable¹⁸, fut même évoquée afin de justifier l'apparent mépris que retenait l'hôtelier Raymond Malenfant face à ce syndicat. Encore à ce moment, la réputation inquiétante accolée aux gens de la Route de Sable persiste, mais le fait de devenir des travailleurs saisonniers dans l'industrie touristique a aussi favorisé l'intégration de cette main-d'œuvre sur le marché du travail.

À partir de la décennie 1960, la population de la Route de Sable a pu bénéficier davantage des programmes sociaux. Elle a reçu de l'aide sociale notamment. En conséquence, le cadre de vie du village de la Route de Sable s'est amélioré, les maisons accédant finalement à tout le confort moderne. Beaucoup de travailleurs et de travailleuses de Charlevoix recevant aussi de l'aide sociale à cause de l'économie vacillante de la région, la situation de vie des habitants de la Route de Sable devient bien moins marginale. Néanmoins, la réputation inquiétante demeure, sans pour autant qu'elle se justifie, de manière claire, au niveau des poursuites judiciaires.

Conclusion : un milieu oublié

Malheureusement, la réalité concrète des gens de la Route de Sable demeure encore aujourd'hui bien méconnue. Les chercheurs en histoire ou ethnologie ne se sont jamais vraiment intéressés à ce sujet. Même la désignation « Route de Sable » paraît encore comme interdite et elle n'est écrite, ni évoquée dans des livres ou des articles. Nous sommes le premier chercheur, en vérité, à faire connaître ce milieu oublié de façon plus détaillée. Nous continuerons notre recherche sur ce sujet dans un prochain article à paraître dans la *Revue d'histoire de Charlevoix* sur la question du métissage en lien avec la population de la Route de Sable.

18. Christian Harvey. *Ce n'était pas le temps d'une paix*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2010. 154 p.

LES FEMMES DANS CHARLEVOIX : À L'ŒUVRE ET À L'ÉPREUVE DANS L'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

PAR SERGE GAUTHIER

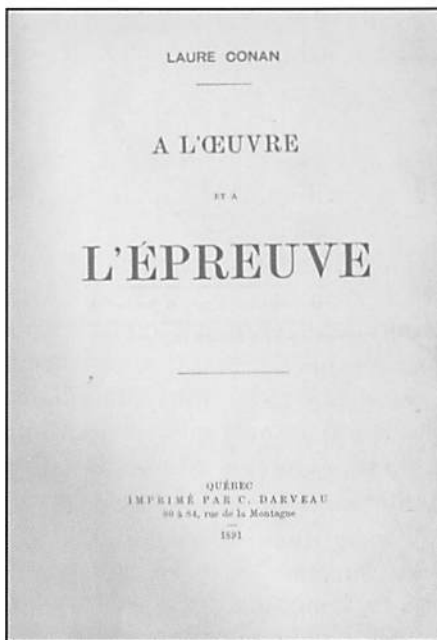
Introduction

L'histoire a longtemps été rédigée par des hommes et au sujet des hommes, le plus souvent présentés comme héroïques ou grandioses. Peu de place était donc accordé aux femmes¹.

Mais, les temps changent et heureusement. Désormais, l'histoire des femmes s'impose comme un élément significatif de la démarche historique. Et ce n'est que justice.

Aujourd'hui, personne ne laisserait de côté l'histoire des femmes. Et dans Charlevoix non plus nous n'entendons pas la négliger.

Notre présentation prend aujourd'hui le titre de : Les femmes de Charlevoix, à l'œuvre et à l'épreuve dans l'histoire de Charlevoix. Pourquoi à l'œuvre et à l'épreuve? C'est le titre d'un roman de notre écrivaine charlevoisienne Laure Conan (Félicité Angers). Mais c'est aussi une vérité bien concrète : les femmes de Charlevoix ont été grandement à l'œuvre pour l'avancement de notre région, mais aussi à l'épreuve de diverses manières car notre Charlevoix était un territoire d'établissement difficile et il fallait bien du courage pour s'y implanter.



1. Conférence lue à l'occasion de Journée internationale des femmes (8 mars) à Baie-Saint-Paul en 2020.

Une première question s'impose tout naturellement en notre époque un peu troublée : comment un homme peut-il parler de l'histoire des femmes? Une tenante de l'histoire des femmes, l'historienne Micheline Dumont, m'avait reproché d'avoir écrit la biographie d'une femme soit Laure Gaudreault, la célèbre syndicaliste de Charlevoix. Cela m'avait surpris à l'époque... Tout récemment une jeune historienne de l'Université Laval a écrit que notre livre *Histoire de Charlevoix* ne parlait pas beaucoup des femmes. Il faut dire que le livre date quand même de 2000 et nous avons avancé dans la recherche depuis...

Cela m'a amené à une introspection personnelle (autrefois on disait un examen de conscience). Ce n'est pas mauvais parfois. Le résultat est bon : je me suis aperçu que finalement, à travers les aléas de ma déjà longue carrière d'historien, j'avais finalement décrit le parcours de plusieurs femmes charlevoisiennes. J'ai aussi vécu beaucoup de choses en lien avec l'histoire des femmes de Charlevoix au cours de ma vie à une époque où finalement ce n'était pas si évident... même si ce n'est pas si éloigné... Alors j'ai repris courage. Je me suis dit que je pouvais ici vous raconter quelques pages de l'histoire des femmes de Charlevoix. Alors allons-y...

À l'épreuve

Je commencerai par ce bel extrait de la très jolie chanson « Une sorcière comme les autres » composée par Anne Sylvestre célèbre interprète féministe française qui raconte l'histoire des femmes en disant simplement « C'est votre mère ou la mienne... ».

Oui, notre mère... notre première référence... et je commencerai par la mienne qui se nommait Aurore Lavoie et qui est décédée il y a trois ans. Elle a vécu pour ses deux enfants toute seule le plus souvent alors que son mari partait le printemps sur les bateaux et revenait à l'hiver pour aller bûcher en forêt... Comme bien d'autres femmes dans les villages de Charlevoix elle se retrouvait seule le plus souvent et elle devait tenir le fort mais heureusement ces femmes trop souvent esseulées liaient entre elles des relations et le temps passait... même si le mari était souvent une sorte de « survenant » qu'elles ne voyaient pas souvent... les laissant même assez souvent enceintes d'un autre enfant après leur départ...

Ça c'est une grande part de l'épreuve... Mais il reste quand même le courage et même la joie. Lors de son passage à Baie-Saint-Paul en 1749 l'érudit suédois Pehr Kalm écrit : « les femmes d'ici ont toujours quelque chanson d'amour à fredonner... » Et pourquoi pas? La vie est belle tout de même...

Néanmoins, à l'été 1759, les femmes de Charlevoix-Ouest (Baie-Saint-Paul, Petite-Rivière, et surtout île aux Coudres...) doivent se cacher en forêt avec les enfants... alors que les hommes (miliciens) participent à la guerre contre les anglais. Il leur en a fallu du courage afin d'affronter ce terrible moment de notre histoire.

Prenons maintenant le temps d'observer – bien rapidement cependant – le cycle de la vie des femmes de Charlevoix avant 1960 surtout et nous découvrirons que leur place est très importante dans l'histoire de la région.

Il va de soi que les femmes évoluent tout au cours de leur vie. Elles sont d'abord jeune fille autrefois au sein d'une grande famille et elles jouent, vont à l'école, font leur première communion et doivent bientôt songer au mariage. Elles sont ensuite une épouse, souvent très jeunes, parfois aussi tôt qu'à seize ans, et très peu attendent plus tard que vingt ans... Elles sont ensuite des mères, à la tête d'une famille nombreuse souvent plus de dix enfants (dans Charlevoix on atteint un niveau de naissance de quarante pour mille à certaines périodes au 19^e siècle... c'est énorme!) et elles accouchent à la maison avec une sage-femme (graffigneuse comme on disait parfois) ou avec un médecin s'il se rend ou si on a les moyens... Elles sont ensuite éducatrices et doivent aider les enfants à faire leurs devoirs et les encourager à persévérer à l'école. Beaucoup de femmes de Charlevoix sont instruites : elles ont étudié au Couvent des Sœurs de la Congrégation de Baie-Saint-Paul par exemple. Certaines sont musiciennes, jouent du piano ou encore de l'harmonium à l'église. Ce sont elles qui tiennent les comptes du ménage et ce n'était pas souvent la richesse... Elles sont fermières et vont traire les vaches, s'occupent de nourrir les animaux de la ferme. Elles sont jardinières et prennent soin du potager comprenant des carottes, des gourganes, des pommes de terre... se font aussi hortultrices en décorant les alentours de la maison de jolies fleurs. Elles ne manquent pas d'être cuisinières afin de nourrir la famille avec des soupes (à la gourgane notamment), des pâtés, des rôtis, des desserts nombreux. Elles s'impliquent comme artisanes en travaillant au métier et en produisant des merveilleuses couvertures ou catalogues qu'elles vendent dans les boutiques de Pointe-au-Pic où se pressent les touristes américains. Cela est

un revenu significatif : dans les années 1930 les ventes dans les boutiques de Charlevoix s'élevaient autour de 80 000\$! Elles se font soignantes auprès des enfants et même du mari. Certaines sont des ramancheuses (rebouteuse) comme Éva Boily (1897-1961), car dans la famille Boily le don se transmet de « père en fille ». Les femmes excellent dans la découverte des plantes médicinales et des tisanes (on pense ici à Mémère Bouchard dans le téléroman *Le Temps d'une paix*) et aussi de bons vins de toutes sortes comme le vin de salsepareille que préparait, semble-t-il, ma grand-mère qui se nommait Blanche Tremblay née au Cap aux Oies. Certaines sont enseignantes dans les écoles de rang. À leur mariage, elles devaient quitter la profession. Certaines restaient des vieilles filles (sans mariage après 25 ans) pour enseigner ou encore elles demeuraient dans la famille et s'occupaient gracieusement d'un peu tout le monde. D'autres prenaient le voile et devenaient des religieuses dans diverses communautés. Enfin, elles devenaient grand-mères et continuaient de travailler... et puis souvent des veuves car les femmes vivaient et vivent encore plus vieilles que les hommes...



Coll. SHC

Éva Boily

Autrefois, tout cela n'était pas considéré comme un travail. On disait que ces femmes ne travaillaient pas et qu'elles restaient à la maison... Mais si on prenait le temps d'évaluer leur apport sans rétribution financière sur le plan économique dans la société d'avant 1960, cela représenterait beaucoup d'argent en vérité.

Mais, il y a aussi durant cette période des femmes qui font carrière; certaines d'entre elles deviennent même légendaires. Nous voulons ici en présenter quelques-unes.

À l'œuvre

Si j'en reviens à ma poétesse française, Anne Sylvestre, elle a aussi composé une chanson au titre évocateur soit « Maman elle pas si bien que ça ». Trop souvent les images de la femme sont belles, romantiques, un peu illusoire. Les femmes d'hier ont aussi des drames, des difficultés, des situations difficiles au quotidien. Elles deviennent souvent même légendaires.

Femmes légendaires

Au Québec, l'image de la Corriveau placée dans une cage de fer après avoir tué un ou des maris (on ne sait trop) impressionne. Dans Charlevoix, cependant, nous n'avons pas eu de tels drames heureusement. Néanmoins, certaines femmes ont pris la vie avec force comme Marie Grenon de Baie-Saint-Paul, fille de l'homme fort Jean-Baptiste Grenon, qui pouvait porter un minot de sel sur sa terre tout en marchant! Aussi la Grande Catherine (Catherine Chamberlain) de la Baie-Sainte-Catherine qui a tenu dans le secteur un hôtel un peu louche qui accueillait des bûcherons et des coureurs de bois et qui ne craignait pas les hommes un peu éméchés qu'elle sortait facilement de son hôtel et il faut dire qu'elle mesurait, selon la légende, plus de six pieds... Aussi la jeune Gabrielle Gauthier de Saint-Irénée – dont je raconte l'histoire dans le roman *La Possédée de Saint-Irénée*² – qui a presque terrorisé le village de Saint-Irénée avec des déplacements d'objets comme des oreillers ou des livres de beurre mais qui a quitté la région ensuite avec un bel étranger qui était peut-être, dit-on, un suppôt de Satan. Oui les femmes ont parfois été attirées, qui sait contre leur gré, par un bel étranger aux apparences trompeuses... qui n'était peut-être que le Diable comme on le croyait bien facilement autrefois. La vie de nos ancêtres féminines n'est pas toujours parfaite... mais au fond quoi de plus naturel...

Femmes intellectuelles

LAURE CONAN (FÉLICITÉ ANGERS)

Née à la Malbaie en 1845. Fille d'un forgeron. Elle peut étudier chez les Ursulines à Québec grâce à sa mère qui tenait un magasin général pour faire de l'argent afin de défrayer les coûts des études de ses enfants...et même de sa fille, ce qui était rare à l'époque. Laure Conan est un nom de plume que cette écrivaine s'est choisie. Elle a voulu vivre de ce métier. Ce ne fut pas facile. Elle publie d'abord un roman psychologique intitulé *Angéline de Montbrun* en 1884, une œuvre très avant-gardiste

2. Serge Gauthier. *Trilogie Malbaie-Tome 2-La possédée de Saint-Irénée*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2012.

qui lui vaut les foudres d'un certain clergé. Elle publie ensuite des romans historiques comme *À l'œuvre et à l'épreuve* (racontant la vie du père Jésuite Charles Garnier), *L'oublié* en 1900 (sur le fondateur de Montréal, Monsieur de Maisonneuve) pour lequel elle obtient un prix de l'Académie française (Prix Montyon) en 1903, aussi *l'Obscure souffrance* en 1919, *La vaine foi* en 1921 et *La sève immortelle* en 1924 qui paraît à titre posthume car Laure Conan meurt cette même année à Silery, non loin de Québec.

Laure Conan ne se marie pas. Elle a vécu, selon toute apparence, une peine d'amour à cause de l'homme politique Pierre-Alexis Tremblay. Après des années d'une fréquentation assidue, Tremblay évoque un vœu de chasteté qu'il a fait pour ne pas se marier. Laure Conan semble vivre alors une déception dont elle s'inspire certainement pour rédiger son roman *Angéline de Montbrun*. À la mort de Laure Conan, donc en 1924, elle est enterrée sur un lot adjacent à celui de son ancien amoureux au cimetière de La Malbaie. Ils sont ainsi unis pour l'éternité... espérons-le même si depuis peu la stèle de Pierre-Alexis Tremblay s'est effondrée et que nous de la Société d'histoire de Charlevoix tentons de trouver des moyens de la relever afin de protéger cette triste mais si belle histoire...

Je note aussi l'écrivaine Marthe B. Hogue qui a rédigé la monographie *Un trésor dans la montagne* au sujet l'histoire de Petite-Rivière-Saint-François. Pour sa recherche, elle a osé se rendre visiter un camp de bûcheron ce qui causa, n'en doutons pas, un extraordinaire scandale à l'époque.

Femmes combattantes (féministes)

THÉRÈSE CASGRAIN, LA SUFFRAGETTE

Née à Montréal en 1896. Fille de l'homme d'affaires Rodolphe Forget, qui a installé son domaine à Saint-Irénée dans Charlevoix, au début du 20^e siècle. Entre 1920 et 1940, elle agit à titre de suffragette en vue de l'obtention du droit de vote des femmes au niveau provincial (qui a été enfin exercé lors de l'élection de 1944). Elle se présente à l'élection fédérale de 1942 sous la bannière « libérale indépendante » pour succéder à son mari Pierre Casgrain mais elle subit la défaite. Elle ne sera jamais élue députée même si elle a tenté sa chance à plusieurs reprises sous l'étiquette du CCF (aujourd'hui NPD); elle sera désignée comme étant la socialiste au collier de perles...Elle est nommée sénatrice en 1970, par le premier ministre Pierre Elliott Trudeau. Elle meurt en 1981 à Montréal.

LAURE GAUDREULT, LA SYNDICALISTE

Laure Gaudreault est née à La Malbaie (Charlevoix) le 25 octobre 1889, dans le rang de Snigoll (Seagul ou goéland) aujourd'hui dans la municipalité de Clermont. C'est un rang très isolé ne possédant pas d'école de rang. Pour compenser, c'est sa mère qui lui fait la classe. Elle commence à étudier dans une école en 1902 au Couvent des Sœurs de la Charité de La Malbaie. Elle a alors près de treize ans. Pourtant, dès 1904, elle étudie à l'École Normale Laval de Québec pour devenir enseignante.

En 1905, elle reçoit le Prix Prince-de-Galles soit la plus haute décoration dans les institutions d'enseignement au Québec. Elle obtient son Brevet supérieur d'enseignement la même année. Elle enseigne dans des écoles de rang dès 1906 : elle gagne 140\$ par année comme institutrice à l'école numéro 1 des Éboulements dans Charlevoix. Pendant deux ans, entre 1908 et 1910, elle est novice chez les Ursulines de Québec, mais son fort caractère la rend peu à l'aise dans la vie religieuse. Elle retourne alors à l'enseignement : en 1920 à Saint-Cœur-de-Marie au Lac-Saint-Jean elle gagne 300\$ par année.

En 1929, elle devient journaliste au *Progrès du Saguenay* de Chicoutimi où elle a notamment une chronique intitulée « Cousine Laure » ; c'est une des premières femmes journalistes au Québec. Dans le cadre de sa chronique, elle reçoit beaucoup de lettres d'institutrices rurales dénonçant les mauvaises conditions d'enseignement. Pourtant en 1931, elle revient à l'enseignement à La Malbaie et à Clermont qui devient une municipalité en 1935.

En 1936, elle fonde à La Malbaie l'Association catholique des institutrices rurales (ACIR). En 1937, la Fédération catholique des institutrices rurales (FCIR) permet à Laure Gaudreault de devenir une syndicaliste à temps plein à 450\$ par année. Laure Gaudreault parcourt alors le Québec afin de défendre et de mobiliser les institutrices. À ce moment, les écoles de rang sont dirigées par de petites commissions scolaires locales ou même paroissiales. Les négociations se font donc par école de rang ou presque. En 1944, les institutrices et les instituteurs obtiennent la reconnaissance syndicale et le droit à l'arbitrage sous le gouvernement du premier ministre Adélard Godbout.

Toutefois, en 1946, le gouvernement du premier ministre Maurice Duplessis fixe le salaire des enseignants à 600\$ par an en retirant cependant le droit d'arbitrage aux institutrices rurales. Cela choque particulièrement

Laure Gaudreault qui avait du succès dans les causes d'arbitrage. Cette même année, c'est la création de la Corporation des institutrices et instituteurs (CIC) qui regroupe trois fédérations. Laure Gaudreault en est la vice-présidente. En 1950, elle est vice-présidente de l'Association canadienne des éducateurs de langue française jusqu'en 1951. En 1959, une année miracle dans l'histoire du syndicalisme enseignant, le salaire des enseignants passe de 600\$ par année à 1 500\$. Laure Gaudreault est à ce moment présidente du syndicat de Charlevoix et secrétaire de la CIC. En 1961, elle fonde l'Association des retraités de l'enseignement du Québec (AREQ). Elle meurt à Clermont dans Charlevoix en 1975.

Sa phrase la plus remarquable demeure : « Ce n'était pas le bon vieux temps, on s'est arraché le cœur à le changer. »

Femmes dans le domaine artistique

FRANÇOISE LABBÉ

À Baie-Saint-Paul, l'art est devenu une activité ayant un grand impact économique et touristique. Cela est notamment dû à des femmes artistes telles que Simone-Mary Bouchard ou encore Yvonne et Blanche Bolduc. Il y en a bien d'autres... mais la femme qui relança la tradition artistique comme un moteur de l'économie de Baie-Saint-Paul c'est Françoise Labbé. Née à Baie-Saint-Paul, issue d'une famille agricole, elle décide néanmoins d'étudier en histoire de l'art dès les années 1950. Elle ira ensuite vivre en France, à Paris, dès le début des années 1960. Elle y sera dessinatrice de mode, en plus de parfaire ses études en histoire de l'art. Elle revient à Baie-Saint-Paul en 1974 et elle s'implique dans le Centre d'art de l'endroit dont elle devient directrice en 1979. Elle crée le Symposium de la jeune peinture qui s'impose comme un événement international en art contemporain. Elle obtient la création du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul en 1992 qui deviendra avec les années 2000 le Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul. Sans Françoise Labbé qui meurt à Baie-Saint-Paul en 2001, rien ne serait pareil dans cette ville qui a retrouvé, grâce à elle, toute la richesse de son histoire d'art.

Je m'en voudrais de ne pas signaler qu'à Baie-Saint-Paul et dans les environs, le principal employeur a longtemps été l'Hospice Sainte-Anne dirigée par ces excellentes femmes d'affaires que furent les Petites Franciscaines de Marie (PFM). Et aussi notamment la femme d'affaires Angélique Gilbert, propriétaire d'un important magasin général de Baie-Saint-Paul au début du



Coll. SHC

École de rang à Baie-Sainte-Catherine.

20^e siècle qui à la mort de son mari l'a pris en charge et elle s'est même occupée d'un élevage de renards. Tout cela est raconté par son arrière-petit-fils, Jean-François Gingras, avec plusieurs articles dans notre *Revue d'histoire de Charlevoix*, dont un paraît d'ailleurs dans le présent numéro.

En conclusion

Je ne peux pas m'empêcher – vous me le pardonnez – de parler de mon étonnante expérience, durant les années 1980 alors que j'ai été le premier animateur de pastorale laïc dans Charlevoix mandaté par le Diocèse de Québec, au Conseil régional de pastorale de la région. M^{gr} Louis-Albert Vachon, alors Archevêque de Québec, souhaitait à ce moment la création d'un Comité de la place de la femme dans l'Église et dans la société (pour Charlevoix); ce devait être une religieuse qui accompagnerait le groupe mais elle a refusé me demandant de prendre sa place ce qui m'étonna fort mais j'ai accepté. Le comité était présidé par Réjeanne Guérin de Clermont et nous y avions notamment Madeleine Otis (ou Trotier) de Baie-Saint-Paul. Tout cela ne fut pas simple. Mais j'ai tellement appris avec ce comité notamment comment il fallait convaincre les curés de diffuser les communiqués de la Maison La Montée dans leur feuillet paroissial (les curés craignaient que

les femmes divorcent... et tant pis pour la violence familiale). J'y ai vu le témoignage de femmes de carrière notamment en politique à titre de mairesses (Danielle Ménard à Baie-Saint-Paul ou Claudette Bergeron à La Malbaie). On y parlait de femmes visant l'autonomie financière, aussi de mobilité car les femmes souvent ne conduisaient pas ou leur mari ne voulaient pas qu'elles prennent l'auto pour se rendre à nos réunions. Nous avons vu des femmes faisant carrière désormais comme médecin, avocate, notaire, mais pas de femmes ayant accès à la prêtrise cependant. J'ai été heureux de côtoyer ces femmes qui luttèrent véritablement et dont l'engagement se poursuit jusqu'à nos jours nous le savons bien... Il y a eu une femme première ministre députée de notre circonscription, Madame Pauline Marois, nous avons maintenant des femmes députées au fédéral et au provincial, mais plus aucune femme maire d'une de nos villes de Charlevoix comme durant les années 1980 (notons toutefois Lise Lapointe à La Malbaie de 2009 à 2013). Je sais bien que chacune d'entre vous pourrait témoigner de son vécu personnel. Ce serait une belle expérience mais, je n'ai plus de temps et j'espère que mon rapide portrait de la vie des femmes de Charlevoix vous a intéressé et je sais bien il y aurait encore tant à dire... Merci et bonne Journée internationale des femmes!

ÉPIDÉMIES ET PANDÉMIES D'AUTREFOIS DANS CHARLEVOIX

PAR SERGE GAUTHIER



Photo: Pierre Rochette

La rue Saint-Jean-Baptiste, à Baie-Saint-Paul, désertée lors de la pandémie de 2020.

Avec cette période où nous avons dû affronter la COVID-19, retenons que les Charlevoisiens d'autrefois ont aussi vécu de grandes épidémies et même des pandémies par le passé. Cet article présente ainsi quelques événements marquants lors d'épidémies que nos ancêtres ont affrontées courageusement et ce sans avoir nécessairement toutes les connaissances scientifiques que nous possédons aujourd'hui.

Mal de la Baie-Saint-Paul entre 1782 et 1796

Cette maladie un peu étrange va toucher 295 personnes sur 966 habitants à Baie-Saint-Paul (30,5% des habitants), 33 personnes sur 185 habitants à Petite-Rivière-Saint-François (17,8% de la population), 39 personnes sur 395 habitants aux Éboulements (9,9%) et 9 cas à La Malbaie (3,6%) car ce village n'a que 254 habitants alors.

Le mal de Baie-Saint-Paul est maintenant identifié comme étant « le sibbens écossais » ou « mal écossais » soit une forme de la syphilis. La transmission aurait pu se faire notamment en lien avec la présence de marins d'origine écossaise de passage dans la région, surtout après la Conquête anglaise de 1759.

Les effets sont très graves : ulcères sur les lèvres, à l'intérieur de la bouche ou dans « les parties secrètes » comme le dit le rapport du Docteur James Bowman

mandé par le gouvernement de l'époque. Ces ulcères renferment une matière blanchâtre. Le Docteur Bowman note que parfois il y a « un pourrissement du nez, du palais, des gencives et des dents et des bosses se forment sur le crâne, les os de la jambe, les bras et les doigts ».

Par la suite, il apparaît que le Docteur James Bowman a peut-être exagéré le nombre réel de patients atteints du « mal de la Baie-Saint-Paul » car le gouvernement de l'époque lui attribuait une rémunération tenant compte du nombre de malades, ce qui aurait incité ce médecin à gonfler quelque peu les statistiques. Toutefois, il a fallu attendre le début du 19^e siècle pour confirmer que cette maladie avait définitivement disparue.

Épidémies de variole ou « picote » au 19^e siècle

Au 19^e siècle, il faut noter dans Charlevoix, les épidémies de « mouches à patates » qui s'attaquent à ce légume si important dans l'alimentation des habitants. Retenons aussi le « fléau des Tourtes » où ces oiseaux, une sorte de pigeon, arrivent en groupe et dévastent les récoltes.

Au 19^e siècle, il faut combattre des épidémies de la variole ou picote comme on disait. Signalons cet avis municipal émis par la Municipalité de Sainte-Agnès en janvier 1877 :



Photo: Pierre Rochette

Le centre de dépistage aménagé à Saint-Hilarion en 2020.

1- Qu'il soit établi un bureau de santé pour garantir les habitants de ladite paroisse contre les maladies contagieuses...

2- Que toutes les personnes qui auraient la picote ou autres maladies contagieuses ne devront pas sortir sur les chemins publics ou autres places publiques avant quarante jours et de plus qu'ils doivent bien se nettoyer avant de sortir ou sinon ils seront passibles d'une amende de cinq piastres.

3- Que toutes les personnes qui entreront dans une maison où il y aura des maladies contagieuses sans nécessité risque d'encourir une pénalité de cinq Shelins d'amende.

4- Que la corporation s'oblige de venir en aide à toutes personnes dans les cas de nécessité suivant ce que les membres du bureau de santé en feront rapport au Conseil.

Il est à noter que certaines familles de la région ont hérité du surnom Picoté (Tremblay Picoté) après cette épidémie de picote. Parmi d'autres drames retenons, au début du 20^e siècle, une famine à Saint-Siméon durant la crise économique des années 1930 qui incite à ouvrir le rang de colonisation de Sagard. Il y a aussi une famine à cause de la sécheresse dans le Canton de Sales durant les années 1940. N'oublions pas non plus la tuberculose qui a frappé grandement dans les paroisses de Charlevoix au 20^e siècle.

Grippe espagnole de 1918

Cette épidémie frappe à la fin de la première guerre mondiale, à partir de 1918 donc, une grippe particulièrement virulente. Au début, les spécialistes médicaux croient à une grippe commune mais bientôt la virulence de cette épidémie marque l'histoire mondiale. Il s'agit ici d'une pandémie qui prend une envergure internationale un peu comme la COVID-19.

Dans Charlevoix, la grippe espagnole fait au moins 90 morts à Baie-Saint-Paul, à l'île aux Coudres environ 28 personnes meurent, 18 morts sont signalés à Petite-Rivière-Saint-François, 7 à Pointe-au-Pic, 35 à La Malbaie, 27 à Saint-Urbain, 17 à Sainte-Agnès, 17 aussi à Saint-Fidèle, autour de 25 à Saint-Siméon.

La grippe espagnole sévit plus dans Charlevoix-Ouest que dans Charlevoix-Est. Sans doute que la plus grande proximité de Charlevoix-Ouest avec la ville de Québec (présence de plus de militaires) où cette grippe frappe très fortement en est la cause. Le Manège militaire de Québec devient un lieu de quarantaine pour les soldats.

Il y a peu de remèdes contre la grippe espagnole et certains se soignent avec de la boisson forte comme du gin (Ponce de gin) ou encore on prie pour éloigner le mal. Mais essentiellement, cette grippe espagnole peut être prévenue en « se tenant à une distance de trois pieds d'une autre personne, en évitant les lieux publics de rassemblements, en évitant de se serrer la main et en se lavant les mains. » Des recommandations qui ressemblent à celles qui ont été émises pour l'épidémie de la COVID-19. Il faut dire que lors de l'épidémie de grippe espagnole, la science médicale bénéficiait de l'apport des recherches de Louis Pasteur (1822-1895) notamment en lien avec les maladies infectieuses.

Il faut noter, au cours de cette période, le décès du célèbre Louis Simard dit l'Aveugle dont les chansons et ritournelles furent enregistrées par le folkloriste Marius Barbeau en 1916, qui meurt des suites de la grippe espagnole en 1918. En conclusion, retenons que nos ancêtres ont passé à travers ces épreuves difficiles et que nous pouvons donc y arriver aussi aujourd'hui et que finalement tout finit par « bien aller ».

PETIT CONTE AU SUJET DE PIERRE PERRAULT, DE CARTIER ET DE CHAMPLAIN, DE LA CHASSE AUX MARSOUINS ET DE VOITURES D'EAU

PAR SERGE GAUTHIER

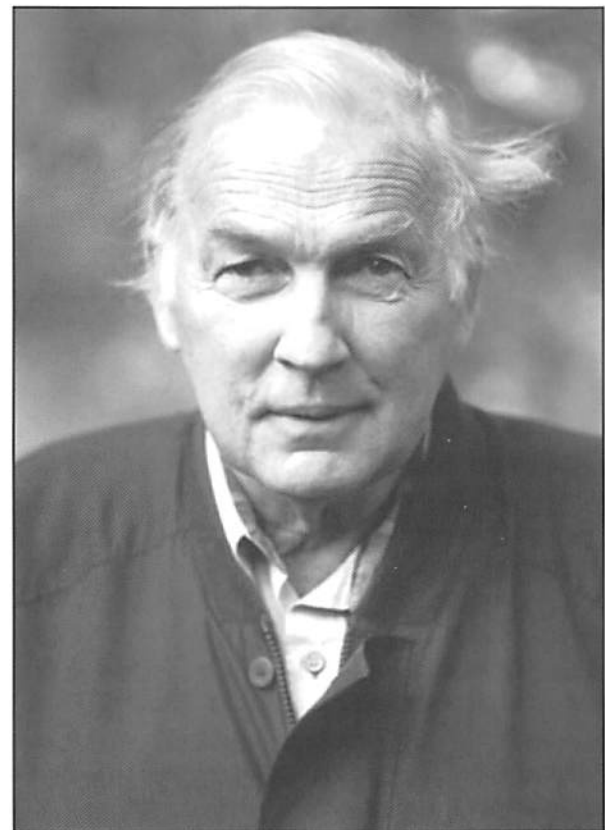
Je ne suis pas de ceux, et je pense qu'ils sont bien chanceux ceux-là, qui ont eu une longue fréquentation avec Pierre Perrault¹. Je l'ai connu, quelques heures, quelques minutes, quelques instants... mais ce furent pour moi des moments privilégiés, je le crois. Enfin, je me permets de le croire.

C'était à l'automne de 1997 et Françoise Labbé, directrice alors du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, m'avait organisé une rencontre avec Yolande et Pierre Perrault qu'elle connaissait bien – mais surtout Yolande qui était de Baie-Saint-Paul comme Françoise Labbé – sachant que je peinais sur un projet de numéro spécial de notre *Revue d'histoire de Charlevoix* consacré à Pierre Perrault et à son œuvre en rapport avec notre région de Charlevoix. Peiner sur ce projet, le mot n'était pas trop fort, c'était après le référendum de 1995, et plusieurs personnes de Baie-Saint-Paul – des fédéralistes agacés par le discours indépendantiste de Pierre Perrault dont plusieurs étaient membres de notre Société – ne souhaitait pas qu'un tel numéro existe. Je ne savais plus trop quoi penser, devais-je, encore une fois, mettre ma tête sur le billot pour défendre cette cause du pays du Québec, d'une vision du pays, celle du cœur, celle qui me reste encore en tête aujourd'hui et peut-être à vous aussi. Mais, il fallait bien cette magnifique Françoise Labbé – elle-même fédéraliste bien sûr – pour me dire d'y aller, de foncer, que c'était un beau projet...

Je suis donc arrivé au chalet de Baie-Saint-Paul qui, je crois, appartient à la famille Simard et où Pierre Perrault et Yolande séjournaient alors. L'accueil fut chaleureux mais sans plus... je sentais une ombre peser sur ce couple qui, par ailleurs, me semblait si uni que sans doute je devais, par mon arrivée les déranger un peu dans leurs secrets, dans leur quotidien. Je fus maladroit – je n'avais préparé aucun questionnaire – et j'entamai la discussion en demandant directement à Pierre Perrault pourquoi il ne faisait plus de films? Alors, une ombre surgit dans le regard de Yolande, et Pierre Perrault ému, dit simplement : « je suis malade ». Je ne connaîtrai que quelques temps après la gravité de sa maladie et, pour le moment, je ne voulus pas aller plus loin sur ce sujet.

La suite fut encore difficile. Je crois que Pierre Perrault était fatigué. Il m'avoua se sentir oublié, négligé, censu-

ré par le pouvoir canadien qui régissait l'Office national du film où il avait travaillé si longtemps. Je compris son drame de travailler à l'éclosion d'un pays qui était la raison d'être de son œuvre, en devant affronter des autorités puissantes qui ne pouvaient que combattre ce projet de pays. Quel dilemme! Je lui dis alors que non, que son œuvre rayonnait encore, mais, ce jour-là, il n'en était pas persuadé... un mauvais jour peut-être, je le pense encore, mais j'en retiens son courage, sa force et ce sentiment de payer de sa personne mais pour une cause plus grande que soi, imperceptible peut-être, mais dans la nécessité des choses qui nous dépassent et qui sont indicibles.



Coll. privée

Pierre Perrault

Mais, il fallait encore que je le provoque un peu dans la suite de notre discussion, en disant simplement que je préférerais Samuel de Champlain, un brillant cartographe et aussi un écrivain étonnant, qui avait nommé La Malbaie où je suis né, à Jacques Cartier dont les récits me semblaient un peu courts... Pierre Perrault retrouva alors de sa vigueur; ne semblait plus triste comme au début de notre entretien, et s'opposa fermement en disant que Champlain était

1. Conférence lue durant le Colloque Pierre-Perrault organisé notamment par Caroline Desbiens, à l'Isle-aux-Coudres en septembre 2019.



Coll. SHC

La pêche aux marsouins à l'île aux Coudres.

fade et que Cartier lui était bien supérieur selon lui. Je l'avais touché ici au cœur de son engagement au sujet de l'île aux Coudres, Cartier ce ne pouvait être que les origines, l'île ès Coudres, c'étaient bien ces récits dont Alexis Tremblay, le pivot de ses films sur l'île aux Coudres, faisait lecture pour évoquer les origines françaises de cette île aux Coudres. Cartier, c'était le fondement, l'origine, l'assise essentielle. Je le compris ce jour-là. Je ne dis rien de plus alors, renonçant même à défendre de quelque manière que ce soit ce pauvre Champlain bien sympathique tout de même, mais Pierre Perrault, je le saisis alors, avait tout un univers dans sa tête au sujet de l'île aux Coudres et cela commençait « entre la mer et l'eau douce », avec des marsouins fantastiques, des histoires de chasse longues et puissantes comme on en trouve d'aussi fortes dans le roman d'Herman Melville *Moby Dick* et que Cartier c'était le début de tout cela, celui qui fit entrer les marsouins dans l'histoire de notre pays, dans l'histoire du pays dont rêvait Pierre Perrault.

Ce pays-là, je le percevais bien, je le désirais aussi, mais je compris alors que le pays de Pierre Perrault était encore plus mythique que celui que j'entrevois, bien plus immense encore, comme je ne l'avais jamais vu auparavant, et qui sait si je parviendrais un jour à le voir aussi grand que Pierre Perrault lui-même. En fait, était-il possible de rêver son pays plus en grand que Pierre Perrault? Il y a là un sentiment qui donne le vertige et qui fait comprendre, il va sans dire, la hauteur de la déception réelle de cet homme que la maladie affectait alors déjà grandement et qui doutait sans doute de voir un jour advenir son si grand rêve.

J'en vins ensuite à la chasse aux marsouins. Ma question était de savoir comment il avait connu cette chasse ou comment il avait pu entrevoir toute son importance pour l'île aux Coudres. Après tout, lui disais-je alors, la dernière chasse aux marsouins avait été tendue autour de 1925, soit il y avait déjà quarante ans, alors qu'il commença à réaliser son premier film à l'île aux Coudres. Je réussis à lui faire dire que oui,

il connaissait l'*Histoire de l'île aux Coudres* de l'abbé Alexis Mailloux, grand vicaire un peu ténébreux, qui avait fait de cette chasse une description quasi effroyable dans sa par ailleurs magnifique monographie sur l'île. Eh oui, Pierre Perrault connaissait ce récit, il avait bien consulté toute la littérature produite alors autour de l'île aux Coudres mais, pour lui, c'était d'abord la verve des gens de l'île qui l'avait émerveillée et que dans la dureté réelle de cette chasse aux marsouins il y avait du merveilleux, du surréel et c'est de cela dont il voulait rendre compte en toute vérité, effaçant les noirceurs des gestes, retenant le mouvement éternel de la perpétuation de la race, de la vie, de la culture populaire dans ses savoirs incommensurables.

Je m'en voudrais, en cette église de Saint-Bernard de l'île aux Coudres, de ne pas évoquer ici une des douleurs de Yolande Simard à l'époque du tournage des films de Perrault, celle d'avoir été nommée, son mari plus qu'elle en fait, « en chaire de déshonneur » comme elle le disait suavement. Le curé de Saint-Bernard, il me semble c'était l'abbé Horace Cimon, un fondateur de la paroisse, un fonceur, un bâtisseur, avait en quelque sorte pris fait et cause contre les films de Pierre Perrault et contre le retour de la chasse aux marsouins, disant que ces gens de la ville allaient par la suite « rire des gens de l'île aux Coudres ». Ce fut une insulte profonde pour Yolande et elle avait raison. Dans ce retour sans doute inopiné de la chasse aux marsouins, Perrault voyait bien plus loin que le curé de paroisse, il voyait, disons-le le ciel d'une autre manière. Le ciel pour Perrault ne pouvait être que le geste qui se maintient, qui se poursuit, c'était cela la plénitude de la culture de l'île. Le bon curé n'avait qu'une vision petite et son regard était celui, un peu colonisé, de la personne qui se sait observée et peut-être utilisée à d'autres fins qui sait douteuses... La crainte du regard de l'autre, en fait. Mais, Pierre Perrault, à l'île aux Coudres, à travers la chasse aux marsouins, ce n'était pas le regard d'un autre, Pierre Perrault avait le regard d'un insulaire, celui des gens de l'île et il portait ce regard bien plus loin, tellement plus loin. On le sait comment ce regard a traversé le monde entier ou presque. Non, Pierre Perrault, et madame Yolande le savait bien, n'a jamais trahi l'île aux Coudres, il l'a porté dans son cœur, hautement, et pour cela il mérite des louanges véritables et surtout pas « une chaire de déshonneur ».

Je reviens à ma rencontre avec Pierre Perrault, même si je m'allonge un peu, car elle fut brève au fond. Je pris un repas, je ne sais plus quoi, avec eux et ce ne fut pas les queues de castor que Yolande me servira plus tard, et puis je repartis du chalet d'où Pierre Perrault sortit pour m'interpeller : « Tu sais, j'ai fait cela, je n'ai jamais fait tout cela, pour de l'argent ». Il n'avait pas besoin de me convaincre. Je le savais. Il avait fait cela pour lui, pour Yolande, sa famille, son pays, pour sa fierté, parce qu'il avait du cœur, parce qu'il avait le regard du navigateur de l'île aux Coudres qui savait entrevoir les tempêtes, le beau temps, rêver de pays et encore de pays, et se dire peut-être que le pays, notre pays, adviendra bientôt, qui sait que le fleuve ne s'y opposera pas, que la vague sera un jour en notre faveur, c'est possible, j'y crois, nous y croyons, Pierre Perrault y croyait tellement...

J'ai retrouvé récemment, par hasard, dans une librairie d'occasion, le livre consacré à son film « Les voitures d'eau ». Quel beau hasard! Je l'ai acheté! Et depuis, je vous l'avoue je rêve de ces grands et petits bateaux qui ne sont plus. Ces voitures d'eau que l'on voyait à la fin des années 1960 et qui étaient si importantes pour l'histoire de l'île aux Coudres. Je pense au *M.P. Émilie* cette goélette de l'île si belle et forte devenue l'*Accalmie* morte dans une sorte d'infamie sur les rives de Baie-Saint-Paul. Je me dis que Pierre Perrault ne serait pas fier de nous parfois, sans doute. Pensons-y à la magie disparue de ces « voitures d'eau » et essayons de les faire revivre, peut-être par la force de notre mémoire, mais plus encore dans le geste de redécouvrir encore et encore notre fleuve et la toujours si belle île aux Coudres.

Je termine mon histoire qui pourrait être un conte, j'allais dire un conte de Perrault, à tout le moins un conte sur Pierre Perrault. Oui, la *Revue d'histoire de Charlevoix* sur Pierre Perrault a finalement paru en août 1998. Il y a eu un lancement mémorable à l'île aux Coudres à ce moment. Inoubliable. La Revue a connu beaucoup de succès, une belle diffusion. Pierre Perrault m'a fait savoir qu'il en était heureux, fier. Puis, je n'ai plus revu Pierre Perrault que de loin. Et il s'est éteint. Mais que dis-je? Il brille encore, à l'île aux Coudres, par ses films, ce qu'il voulait voir se perpétuer se perpétue et l'on peut encore rêver de pays, d'un pays qu'il lui était cher et qui peut advenir encore si nous le voulons, si nous en rêvons, si nous voulons le marcher et le faire... à la suite de Pierre Perrault.

L'IMPORTANCE DU PASSAGE DE PIERRE PERRAULT À L'ISLE-AUX-COUDRES « POUR LA SUITE DU MONDE! ».

PAR CAROLINE DESBIENS

On a toutes et tous un patelin, un village, une racine quelque part! Issus de ce quelque part, nous portons l'histoire de ce lieu et de ses gens dans notre ADN consciemment ou inconsciemment. Le sens absolu de l'existence tient à ce joyau qu'est la mémoire d'un peuple, fondation absolue qui permet l'ancrage de ses valeurs profondes et de sa liberté d'être et de devenir!

leur refuge, leur repère! J'ai grandi parmi eux et je me suis habituée à voir et à entendre la Mémoire avec un grand « M » se frayer un chemin à travers les échanges, les silences et les images, jusqu'à habiter totalement l'œuvre cinématographique qui allait devenir un des plus grands joyaux du cinéma francophone et de ce fait, un trésor national pour le Québec!



Caroline Desbiens à la guitare interprétant « La chanson de Marie » lors de l'hommage fait à Pierre Perrault et Yolande Simard-Perrault dans le cadre des Marsouineries de L'Isle-aux-Coudres (aussi sur la photo Claudine Pedneault).

Le passé peut plus difficilement nous enseigner, nous définir et nous orienter vers l'avenir si son authenticité n'est pas portée à nos sens dans le présent. Peu de véhicule y ont contribué avec autant de « magie du réel » que l'œuvre cinématographique et littéraire de Pierre Perrault qui emprunte même parfois la parlure insulaire pour chouenner de son Québec avec autant de singularité qu'il y a de vagues dans le fleuve Saint-Laurent!

De quelques plaintes des ancêtres insulaires pour définir la quête de l'humain et quelques écrits et manifestes de visiteurs du temps, rien ou presque ne laissait croire à cette aventure cinématographique sans précédent qui a mené à la « Trilogie de L'Isle-aux-Coudres »! Et pourtant Pierre Perrault, assisté de l'exceptionnel chasseur d'images qu'était Michel Brault et d'une brochette de complices de renom, nous livreront ce précieux et inédit héritage qui mariera la démesure du rêve de Grand Louis, la sagesse dépareillée d'Alexis avec, « entre le ciel et la mer », la beauté et la puissance de la « grande petite » Marie, pour faire comprendre à l'humanité que dans les gènes de chaque homme et de chaque femme de toutes origines il y a un peu d'Isle-aux-Coudres qui n'attend que d'être ressentie et reconnue pour s'animer, se parer et se déployer dans un seul et unique but qui nous unit tous et toutes : vivre (sur-vivre) et être heureux!

Dans les années 60 et 70, Pierre Perrault et Yolande Simard Perrault avaient fait de l'hôtel de mes parents,

Aujourd'hui, assise à la Chambre des Communes pour le Bloc Québécois, je porte la voix de notre Québec d'aujourd'hui empreint de sa mémoire comme de ses ambitions et plus que jamais je mesure l'ampleur de ce privilège que d'avoir eu accès à ce « Porteur de Réel » qu'a été et sera toujours notre ami Pierre Perrault! Aussi je ne peux que faire de mon mieux pour faire voyager à « Grande Allure », l'entièreté de son œuvre, si possible aux quatre coins du globe, pour poser « Au coeur de la Rose » le plus beau « Règne du Jour » aux enfants de demain, « Pour la suite du Monde! ».

Plusieurs artistes et artisans contemporains: chanson, danse, arts visuels et littéraires, d'ici et d'ailleurs, ont trouvé dans l'œuvre de Perrault une fontaine infinie de ressources pour faire émerger leur art et leur inspiration et je suis du nombre! Il m'est donc d'autant plus précieux que demeurent, bien vivantes, sa visibilité et sa diffusion à travers le monde et plus encore aux bénéficiaires des artistes émergents!

Aussi, pour leur apport précieux à cette fin, je veux exprimer toute ma reconnaissance et un grand merci à la Société d'histoire de Charlevoix de toujours faire une place de choix à notre cinéaste emblématique québécois et ami Pierre Perrault!

Caroline Desbiens, députée, artiste et amie de Pierre Perrault!



Opinions PATRIMOINE EN DANGER



Goëlettes au quai Casgrain de La Malbaie dans les années 1980.

FAIRE MIEUX À LA MALBAIE

PAR SERGE GAUTHIER



Coll. SHC

Vue du quai de Pointe-au-Pic dans les années 1940.

À l'heure où le Québec fait face à une nouvelle vague de démolitions de bâtiments historiques, faut-il se soucier du sort réservé au patrimoine de La Malbaie ? De toute évidence, c'est nécessaire, car La Malbaie présente l'exemple criant d'une municipalité dont le patrimoine sacrifié depuis trop de générations rend la situation si dramatique que son avenir même en est sérieusement compromis.

La Malbaie, autrefois la « belle des belles » à l'heure de la villégiature, n'est plus depuis longtemps sur la liste des sites remarquables sur le plan patrimonial, mais voilà que l'essence même de ce qu'elle fut est en train de s'éteindre, condamnant cette si pittoresque municipalité de jadis, à un triste sort. Il est donc temps d'en parler à nouveau, car il se fait décidément bien tard. Alors est-ce qu'il est possible de faire mieux en matière de patrimoine à La Malbaie ? C'est ce que nous tenterons de voir.

Un comité des démolitions

Regardons d'abord la liste des bâtiments démolis ou menacés de démolition depuis l'arrivée au pouvoir du maire actuel, Michel Couturier, et de son Conseil, en 2013. La liste est significative et non exhaustive : maison du cordonnier démolie, hôtel du Bedeau (Hôtel Lapointe) démolie, ancien Hôtel-de-ville de la Municipalité démolie, menace de démolition sur la forge Riverin, destruction du paysage de la pittoresque rue Vincent avec encore une menace de démolition sur une maison du secteur. En tous ces cas, la solution du Conseil est radicale : il faut démolir pour créer « des places de stationnement ». En toute autre municipalité du Québec, cette façon d'agir serait discutée, mais pas à La Malbaie. Le comité municipal des démolitions préside au charcutage de pans entiers du centre-ville de La Malbaie, sans vergogne et sans réflexion. En fait, ça ressemble presque à de l'acharnement.

Notons toutefois que le travail de notre Société d'histoire a empêché la démolition du presbytère paroissial au profit d'un développement domiciliaire pour personnes âgées comprenant un édifice en hauteur qui fut finalement construit en un autre endroit de la ville, en enlaidissant toutefois au passage le paysage déjà décimé du secteur. Mais comment peut-on en venir à détruire autant, sans jamais apporter de solutions novatrices pour réduire ces impacts majeurs sur une petite localité déjà affaiblie sur le plan économique et démographique? En fait, à La Malbaie, au Conseil de ville, personne ne semble s'en soucier.

La rue principale déglinguée : la honte municipale

Allons maintenant voir l'état de rue Saint-Étienne, autrefois une artère commerciale prospère, devenue si déglinguée que plusieurs résidents locaux et touristes disent ne plus vouloir l'emprunter par crainte d'endommager leurs véhicules. Façades négligées de maisons pourtant historiques, abandon du patrimoine, vie commerciale en déclin, trous dans la trame de rue sans volonté de faire quelque chose, stationnement invasif des automobiles des deux côtés de cette petite artère, trottoirs minuscules, pavage rempli de trous, c'est littéralement honteux! Nous avons tenté une animation de rue avec un personnage historique costumé au cours du dernier été, mais impossible de mener cette

activité à bien car on ne peut y assurer un parcours vraiment sécuritaire aux piétons. Ne cherchez pas de piste cyclable au centre-ville de La Malbaie, car il n'y en a pas. Pas de projets d'en faire une non plus. Piétons et cyclistes doivent bien se tenir : au centre-ville de La Malbaie le risque est grand et pour quel avantage car le secteur n'est généralement pas du tout mis en valeur.

Le cas de la Forge Riverin : un projet de mise en valeur sans appui

Arrêtons-nous maintenant à la forge Riverin sise rue Saint-Étienne et dont la démolition était à peu près certaine il y a peu, malgré qu'elle soit identifiée comme un des bâtiments identitaires de La Malbaie. Courageusement, la Société d'histoire de Charlevoix a accepté de tenter de sauver ce bâtiment dont l'état avait été dégradé par l'inertie des responsables de la Ville de La Malbaie qui en était propriétaire alors. En d'autres municipalités québécoises, la Municipalité aurait mené cette relance d'un bâtiment classé patrimonial. À La Malbaie, le Conseil a retourné un chèque de près de 130 000\$ en provenance du Ministère de la Culture du Québec et octroyé à la restauration du bâtiment!

Malgré tout cela, la Société d'histoire de Charlevoix a investi à même ses fonds plus de 100 000\$ pour sauvegarder la Forge Riverin. Elle a eu du succès; elle a



Photo: Pierre Rochette

Vue actuelle de la rue Saint-Étienne à La Malbaie.

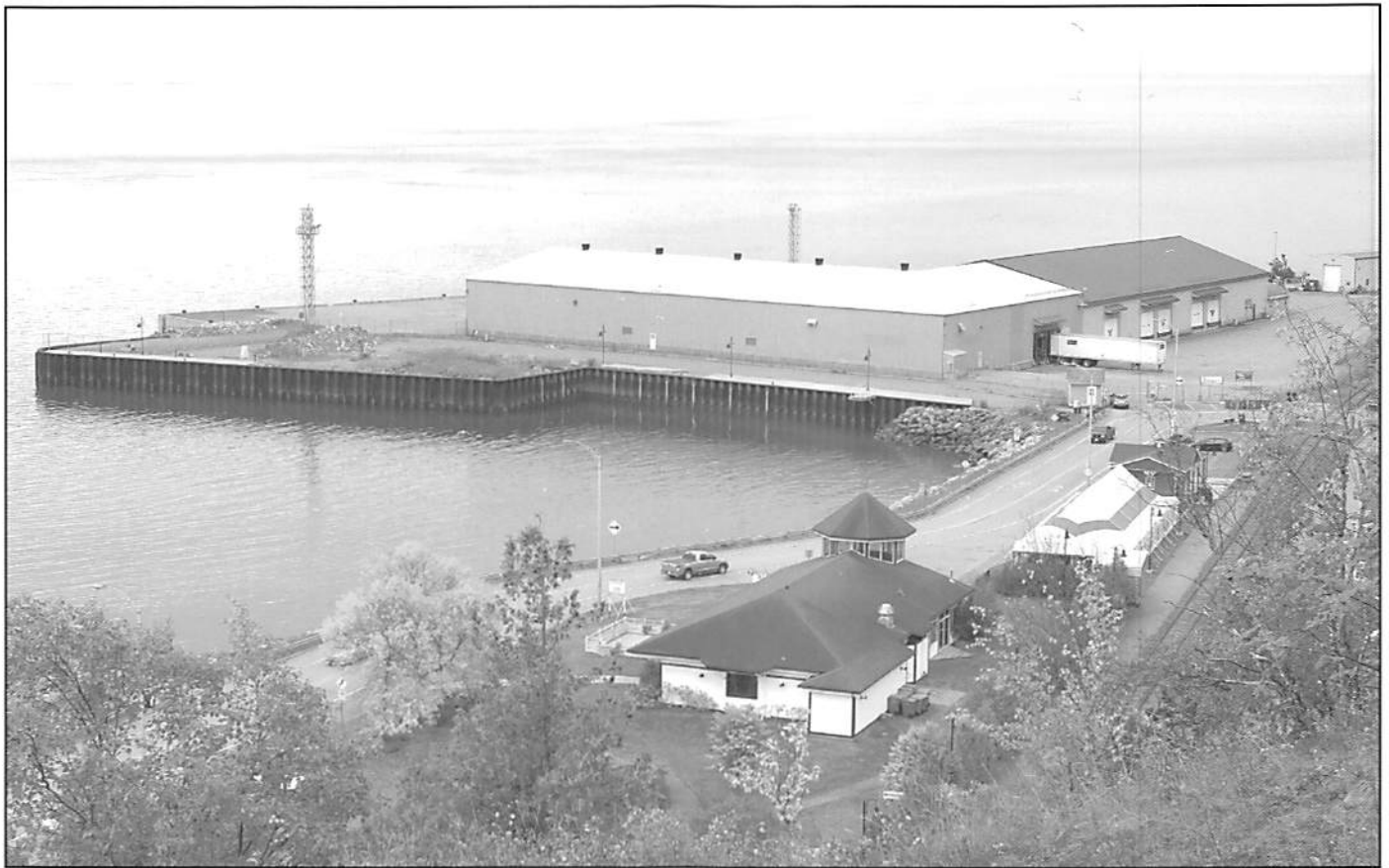


Photo: Pierre Rochette

Le quai de Pointe-au-Pic inaccessible aux visiteurs.

même obtenu un prix du patrimoine des deux MRC de Charlevoix pour ce projet. Entre 1500 et 3000 visiteurs se sont rendus pour visiter la forge, à chaque été, depuis 2016. Toutefois, aucune aide financière n'a été versée à cette mise en valeur par la Municipalité de La Malbaie, mais plutôt des comptes de taxes, de bienvenue, foncières et même un autre rétroactif, en dépit de l'obtention de l'exemption de taxes du bâtiment auprès du Ministère des Affaires municipales, et qu'il a fallu payer au détriment de la rénovation du bâtiment. Sur la sauvegarde de la Forge Riverin, la Ville de La Malbaie, il faut le constater, a prélevé de l'argent plutôt que d'aider la protection du patrimoine.

Nous devons constater simplement, après quatre étés, que les visiteurs de la forge laissent se dégager un profil assez caractéristique : ils viennent d'ailleurs que La Malbaie, arrivent à pied même si cela est difficile et souvent ne sont jamais venus sur la rue Saint-Étienne auparavant. Reviendront-ils ensuite en voyant la désuétude de cette artère? Peut-être bien, mais rien n'est moins sûr, surtout après avoir constaté le triste état de ce secteur.

Le quai abandonné : de la gloire à la catastrophe

Découvrons maintenant le quai du secteur Pointe-au-Pic qui demeure abandonné depuis quelques décennies déjà, fermé aux visiteurs par une clôture d'une laideur immonde. Le pauvre quai est bien loin de sa gloire de jadis au temps de la Croisière du Saguenay et des beaux bateaux de croisière. Comment un tel attrait touristique peut-il ne jamais être à nouveau accessible? Mais va-t-on un jour agir? On évoque un conflit juridique quasi insoluble et le temps passe. Les touristes vont et viennent dans le secteur du quai, sans pouvoir y avoir accès. Cela fait peine à voir. Pauvre quai passé du tourisme quasi somptuaire à la catastrophe actuelle! Faudra-t-il, un jour, finir aussi par le démolir devant son triste état qui se dégrade chaque année?

Le Conseil avait peut-être sa solution : un projet de bâtiment touristique sans relief et sans tenir compte de la beauté et de l'histoire des lieux. Sans même évoquer le patrimoine autochtone du secteur par exemple. Incroyable! La population de La Malbaie lui a signifié clairement, lors d'une ouverture de registre à cet effet, qu'elle ne voulait pas de ce projet de 4 millions tout à fait inutile. Rien n'a été compris; le conseil municipal



Photo: Pierre Rochette

La maison Desbiens, dans le secteur du Boulevard des Falaises, en voie de démolition.

continue à chercher à imposer un bâtiment que personne, au fait, ne lui a jamais réclamé.

Le Boulevard des Falaises : 200 ans de villégiature sacrifiés

Et puis, il ne faut pas manquer de découvrir le jadis rutilant boulevard des Falaises, où l'on retrouvait jusqu'aux années récentes de nombreux américains venus en villégiature dans le secteur. Le lustre d'hier, bien sûr, n'y est plus. Une visite du secteur, à l'été 2019, permettait de découvrir une artère pour une section sans pavage asphalté, que l'on emprunte presque à ses risques et périls. Un tour des maisons permet vite de constater le dépérissement accentué de plusieurs d'entre elles, souvent mises en vente depuis plusieurs années sans trouver d'acheteurs, sans aucune politique de relance en vue. 200 ans ou presque de villégiature qui s'effacent tranquillement. Certaines résidences autrefois opulentes gisent même abandonnées, sans doute en attente d'une action du comité de démolition qui viendra sans doute, il ne faut surtout pas en douter.

Une action nécessaire

Quoi faire et quoi dire dans ce contexte? Visiblement, la volonté d'agir ne viendra pas de l'actuel Conseil municipal de La Malbaie. Il n'y a pas de réflexion concrète en vue d'un respect durable du maigre patrimoine local qui demeure encore. Ailleurs dans Charlevoix, à Baie-Saint-Paul par exemple, cela existe et a porté fruit! Il faudra donc que d'autres personnes parlent et celles qui n'habitent pas nécessairement La Malbaie au premier chef. Ceux et celles qui aiment ce lieu, qui l'ont visité, qui y séjournent encore qui sait, doivent parler. Bientôt, il n'y aura plus rien à dire et il ne restera plus rien de cette localité québécoise autrefois si charmante. Et c'est une perte pour tout le Québec. Alors, il faut parler. Intervenir. Alors que le Conseil s'est démené pour sauver un casino - menacé par qui au fait? - qui vide les poches de ses citoyens et de ses touristes, il ne doit pas nous empêcher de dire que cette ville mérite mieux et peut encore être sauvée, du moins en partie, si l'on sait agir sans tarder pour la préserver. Et puis, en vue des élections municipales de l'automne 2021, ne serait-il pas temps de réfléchir et d'opter pour de nouvelles idées, et aussi pour un conseil de ville animé par des gens différents, surtout plus favorables à la préservation du patrimoine de La Malbaie?

NÉGLIGENCE CRIMINELLE

PAR NATHAN MURRAY

Il y a quelques mois, un incendie dramatique, ayant causé la mort de plusieurs personnes, endommageait gravement une demeure de Clermont. Et pas n'importe laquelle, celle où avaient autrefois habité Alexis Tremblay, l'un de pères de la colonisation du Saguenay, et Alexis Lapointe, dit Le Trotteur, gloire locale à la réputation nationale. Je l'ignorais, comme, sans doute, la plupart des Charlevoisiens. Il a fallu l'intervention vigoureuse de la Société d'histoire de Charlevoix, catastrophée par l'annonce de la démolition prochaine de la maison, pour que l'importance de cette bâtisse anonyme, sise dans un quartier sans grand caractère, m'apparaisse.

Démolir, enterrer, oublier, après avoir consciencieusement négligé : voilà, dans toute sa splendeur, un bon vieux réflexe québécois. Ne surtout rien conserver. Il y a deux ans, la maison du patriote Boileau tombait à Chambly. Il y a une semaine, une maison remarquable de Saint-Joseph-de-Beauce, qui avait accueilli le général américain Benedict Arnold lors de l'invasion américaine de 1775, disparaissait. Entre les deux, partout sur le territoire, des tonnes de gravats.

Charlevoix ne fait pas exception. On y manie le pic avant autant de ferveur qu'ailleurs, dans l'assentiment général. Il fallait lire les commentaires, sous les nouvelles des médias locaux, quand la SHC a sonné l'alarme : dépenser pour sauver ? À quoi bon ! Démolissons, et puis bon débarras ! La belle affaire ! On pourrait en faire un centre d'interprétation, mettre le site en valeur, densifier l'offre touristique, l'organiser, tout en préservant. Mais, dommage : pas d'argent. Ni de vision.

Il y a de quoi rire : dans une région qui vit principalement du tourisme, adopter un comportement si destructeur, fondamentalement bête. Déjà qu'en temps normal on ne brille guère par notre mise en valeur du patrimoine, qu'il soit naturel ou historique ! La Malbaie a pour cœur une balafre, cet hideux boulevard de Comporté, et pour symbole un Dollarama-sur-le-fleuve dont se désolent avec raison les éditorialistes de la métropole. À Pointe-au-Pic, n'eut été de la persévérance de quelques petits commerçants, le quai serait à l'abandon depuis des années, lui autrefois si vivant. Lorsque, par miracle, on reçoit un bateau de croisière, les touristes, bonnes bêtes, sont menés en file indienne

au Manoir et au Casino, parfois aux baleines ou aux Hautes-Gorges. Et quand un hôtel d'une horreur sans nom brûle, on le reconstruit, avec mauvais goût, plus grand, plus laid encore, et mâtiné de kitsch. Sur la rue Richelieu, en face de l'église, deux blocs carrés, aberrants, vides – car, justement, horribles – bloquent la vue. Et on se demande : quelle conspiration de myopes criminels a bien pu dessiner les plans de cette... chose, puis octroyer le permis de bâtir ?

Mais, réjouissons-nous : nous progressons. À La Malbaie toujours, la présente administration municipale s'est vantée, sans rire, d'avoir ménagé quelques accès au fleuve. C'est bien. Mais soyons francs : c'est ridicule. Imagine-t-on un resort cubain clamer avec fierté, des décennies après son ouverture, avoir enfin fait creuser sa piscine et ouvert l'accès à la plage qui baigne pourtant ses terrasses ? À Cap-à-l'Aigle, le Jardin des lilas s'est depuis peu doté d'un magnifique belvédère (mais toujours pas d'accès à la plage, alors que presque tous les villégiateurs en ont un : bonjour l'impossibilité technique). Ville ou corporation des lilas, n'est-on pas quinze ans trop tard ?

Ajoutons à cela une offre touristique, hors initiatives privées, terne et peu imaginative. Peut-on m'expliquer pourquoi, encore aujourd'hui, il n'existe aucun circuit organisé de visites des extraordinaires maisons des estivants ? Plusieurs sont ou ont été en vente. Sinon, quelques propriétaires seraient certainement prêts à ouvrir leurs demeures quelques jours par année. Cela se fait partout, en Europe, aux États-Unis. Et ça marche. Voilà du patrimoine ; voilà un argument touristique !

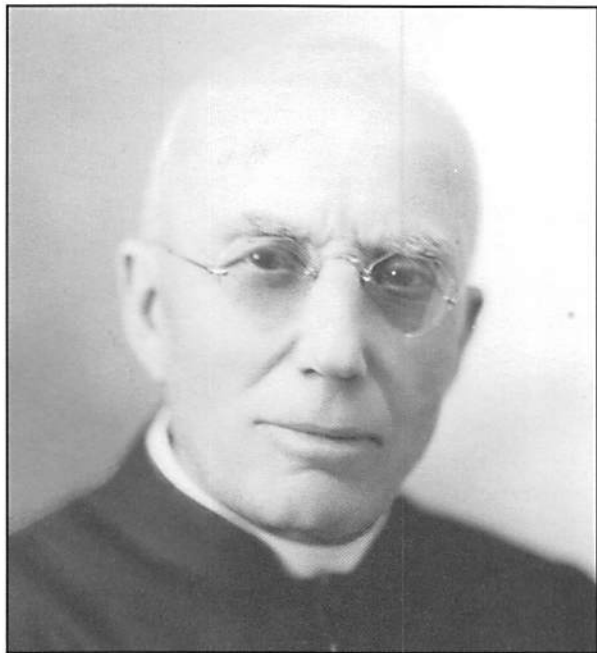
Mais non, rien de cela : indigence urbanistique généralisée, négligence patrimoniale sans cesse répétée, indifférence quasi totale pour le beau ou l'important : voilà trop souvent Charlevoix. Il y a bien quelques exceptions (le musée maritime de Saint-Joseph-de-la-Rive, dont le développement est admirable, le quai de Port-au-Persil, joliment aménagé), mais en règle générale, force est de l'admettre : si la région de Charlevoix est si belle, c'est bien plus souvent malgré nous que grâce à nous.

Doctorant en histoire
Université Laval – Paris-Nanterre

CORRESPONDANCE DE M^{GR} EUGÈNE LAPOINTE (1860-1947)

AVEC SA FAMILLE DANS CHARLEVOIX

(Renseignements biographiques et transcription
des lettres effectués par Serge Gauthier)



Coll. SHC

Mgr Eugène Lapointe

Monsieur Eugène Lapointe est un prêtre catholique considéré comme le fondateur du syndicalisme catholique au Québec.

Il est né le 21 avril 1860 à La Malbaie (dans le secteur dit de Snigoll aujourd'hui situé dans la municipalité de Clermont). Fils aîné d'une famille d'agriculteurs, ses parents sont François-Xavier Lapointe et Léocadie Guérin.

Il étudie au Séminaire de Québec de 1874 à 1882. Il voudrait se diriger vers le Droit ou encore les Lettres.

Né dans Charlevoix, le jeune Eugène Lapointe est appelé par M^{SR} Dominique Racine, Évêque du nouveau Diocèse de Chicoutimi créé en 1878, à venir étudier au Séminaire de Chicoutimi, puisque la région charlevoisienne en fait désormais partie. M^{SR} Lapointe, à la suite de M^{SR} Dominique Racine, sera considéré comme le deuxième fondateur du Diocèse de Chicoutimi.

Eugène Lapointe étudie la théologie au Séminaire de Chicoutimi de 1882 à 1886. Le 1^{er} août 1886, il est ordonné prêtre en l'église de Baie-Saint-Paul par M^{SR} Dominique Racine. Il étudie ensuite au Collège Romain de Rome où il obtient un Doctorat en décembre 1893.

Malade, en 1893, il retourne quelque temps dans Charlevoix. En 1894, il devient professeur au Séminaire de Chicoutimi. En 1907, il favorise la création d'une maison de vacances pour les prêtres de son diocèse qui est établie à Baie-Sainte-Catherine (aujourd'hui connu comme le site « Pointe aux Alouettes »).

En 1908, il se rend en Europe pour étudier le mouvement ouvrier en France, en Belgique et en Allemagne. En 1919, il repart en Europe avec son ami l'homme d'affaires Jules-Édouard-Alfred Dubuc.

Il s'engage ensuite auprès des mouvements ouvriers du Saguenay en s'inspirant de l'Encyclique *Rerum Novarum* de Pape Léon XIII qui est parue en 1891.

Il reçoit un Doctorat honorifique de l'Université de Montréal en 1943 à l'occasion du 40^e anniversaire de fondation du syndicalisme catholique.

Au cours de sa vie, il soutient des journaux dont *Le Progrès du Saguenay* de Chicoutimi.

Avec Laure Gaudreault, syndicaliste enseignante, aussi originaire de Snigoll, ils sont qualifiés par un historien de « syndicalistes de Snigoll »¹. Il est un proche ami de Laure Gaudreault.

Il meurt le 27 mars 1947 à Chicoutimi.

La correspondance

La correspondance qui suit provient du Fonds Eugénie et Laure-Ange Tremblay de Clermont, des nièces de M^{SR} Eugène Lapointe.

Dans ces lettres, M^{SR} Lapointe se montre très attaché à sa famille de Charlevoix. Il aide notamment sa nièce, dans les lettres qui suivent, à préparer le 50^e anniversaire de mariage de ses parents.

Ces remarquables pièces d'archives appartiennent à la collection de la Société d'histoire de Charlevoix qui permet ainsi de dévoiler au public une partie de cette précieuse documentation.

1. L'expression est attribuée à Roger Le Moine, professeur de l'Université d'Ottawa, et originaire de La Malbaie.

Première lettre

Séminaire de Chicoutimi 2 mars 1934

À Paul, Laure-Ange et Jeanne et Victor et les autres, belle famille de braves garçons et... de bonnes et jolies filles salut.

Si cela vous convenait à tous nous fixerions la célébration du cinquantenaire de notre vénéré couple au 2 juillet. C'est le meilleur temps pour tout le monde.

175 invités, cela me semble démesuré, hors de toute proportion.

Il y a d'abord le banquet. Impossible de réunir à une même table 175 personnes. Et puis comment amuser tout ce monde durant un après-midi?

Comptez les enfants et petits-enfants. La maison est remplie. Ajoutez les frères et les sœurs et si vous voulez, les neveux et les nièces. Comptez.

Ajoutez : M. le curé de La Malbaie, M. le curé de Saint-Irénée. M. le curé Lapointe.

Cousins, cousines, amis, d'ici et là. C'est beau, mais c'est trop. Comment vous limiter sans froisser peut-être des susceptibilités?

Il me semble qu'une table de 50 suffirait. Et encore en abattant la cloison.

J'opine pour une fête familiale, avec quelques amis ayant des titres spéciaux.

C'est mon opinion et je la partage.

Je vous aime tous,
« Mon oncle »

Deuxième lettre

28 décembre 1934

Chicoutimi

Ma bonne sœur, mon unique, il s'en est fallu de peu que j'aie passer la fête de Noël avec vous. Si la bordée de neige qui a bloqué le chemin était arrivé trois jours plus tard, j'aurais fait cette folie. Quant à faire le voyage par Québec, il n'y faut pas souper. Je suis fragile. Rhume, rhumatisme, me faut aimer ma chambre, où il fait bon. Tout au plus irais-je au lendemain du Jour de l'an à Hébertville, pour revenir le lendemain.

Ah! Ma chère enfant, on a beau se raidir, on se fait vieux. Chaque année augmente nos infirmités et notre faiblesse. Le jour de l'an est une étape. On se dit : n'est-ce pas le dernier? On ne peut plus rien se promettre. Voilà!

Le jour de Noël, j'ai dit la messe de minuit au Séminaire. C'est une tradition. Les élèves sont en vacances. Mais ceux de la ville, leurs parents et une foule d'autres remplissaient la chapelle. Cela m'a fatigué, pour la première fois. Le même jour, je dinais en ville en compagnie de 4 vieux que tu as connu : Johnny à Hilaire Bergeron, Alma, Flavie et Émilie. On a bien parlé de toi et d'Ernest dont tous se souviennent. Johnny qui est veuf, passe l'hiver ici, avec ses frères et ses sœurs, presque tous vivants et nombreux. Comme nous ils sont vieux, mais en bonne santé et prospères. Tout de même ces rencontres nous reportent à plus de 60 ans en arrière.

Je t'embrasse, j'embrasse tes filles, je vous aime tous. Continue d'avoir bien soin d'Ernest. Il le mérite bien. Je vous aime tendrement l'un et l'autre. J'ai hâte de vous revoir et de veiller à trois, en trépied, pour dire les choses qu'on ne dit pas autrement.

Affections, tendresse à tous les enfants,
(Ton) Frère Eugène

Troisième lettre

Chicoutimi, 22 mars 1935

Ma chère Laure-Ange²,

L'oncle David a raison, quant à inviter les neveux et les nièces, il faut les inviter tous.

Il en manquera quelques-uns sans doute. Mais il faut tout de même recevoir au moins cent personnes. Comment faire surtout s'il pleut? Les petits et les servantes pourront faire une seconde tablée. Mais, décevant, toutes les grandes personnes devraient trouver place au banquet. Et il faut servir chaud. Problème.

Un seul plat de viande sans doute, mais une entrée froide=jambon, salade, etc. Puis le dessert, gâteau, crème glacée, fruits, café. Du vin blanc et de la bière en mangeant. Peut-être un vin de dessert avec fromage. Il n'y aurait de chaud que le plat de viande= agneau ou poulet ou dinde, précédé d'une soupe peut-être. Le tout bien fait et bien servi. Cela est réalisable, avec un régiment de jeunes filles entraînées pour le service. Victor chef³.

Mais la place?

Les amis? Madame Laberge, tante Antonia...d'autres intimes peut-être, tant de papa que de maman. Et les voisins? Prendre garde aux susceptibilités, hein? C'est délicat.

Les deux maires, très bien. Le Docteur Lapointe, très bien : médecin de famille. Mais d'autres? C'est à voir.

Ne pas laisser de côté Joseph Brassard et sa femme. Ce serait du coup exclure les enfants.

Les deux curés très bien. Pour ma part, je ne tiens qu'à M. le Curé Lapointe, M. Dubé et M. Dufour (Saint-Irénée).

N'entrez pas dans le champ des cousins vous n'en finirez jamais. Mais on ne peut vous reprocher de vous limiter aux neveux. Invitez les belles-sœurs.

Programme

Messe chantée ou non, pas trop tard. Si on désirait y communier, ce serait bien. Sermon ou allocution courte, par M. le curé⁴. Celui-ci, s'il le trouve bon, pourrait le dimanche précédent inviter indistinctement ses paroissiens même s'ils ne sont pas spécialement conviés par la famille, à s'unir à ces deux vieux⁵ qui rendent grâce religieusement, cette fête prendrait un certain caractère paroissial. Ce ne serait peut-être pas mal dans une nouvelle paroisse⁶.

Enfin là-dessus consulter respectueusement et discrètement M. le Curé qui, avec son tact et son savoir-faire donnera volontiers même sur le reste de l'organisation, comme les invitations, de sages conseils.

Partie programme

Au banquet

1. Allocution par l'aîné de la famille, Paul-Eugène. Je ferai peut-être cette allocution, c'est-à-dire je l'écrirai.

2. Lecture d'une adresse au nom des petits-enfants par une petite-fille bien exercée, qui parle bien. Mademoiselle Gaudreault, Tante Laure⁷, composerait très bien une telle adresse. Il conviendrait de l'inviter à vous aider peut-être dans l'organisation. C'est une vieille amie à moi, c'est un titre.

2. Laure-Ange Tremblay, nièce de M^{re} Lapointe.

3. Victor Tremblay, neveu de M^{re} Lapointe.

4. Le curé de Clermont est alors l'abbé Félix-Antoine Savard. M^{re} Lapointe ne le nomme jamais par son nom.

5. Ernest Tremblay et Victoria Lapointe, sœur de M^{re} Lapointe.

6. La paroisse Saint Philippe de Clermont a été érigée canoniquement en 1931, donc elle était alors nouvelle.

7. Laure Gaudreault, enseignante et syndicaliste, une amie proche de M^{re} Lapointe.

3. Allocution de M. le Curé.

4. Allocution de l'ancien curé.

5. Un mot peut-être de M. Dufour et de M. Dubé. Ah! J'oubliais M. Lapointe.

6. Enfin remerciements au nom des jubilaires par Mgr Lapointe.

Le billet d'invitation

Pas de demande d'argent. La formule que tu me soumetts n'est pas la bonne, un billet d'invitation gracieux à la messe et au dîner suivra, simplement. Les enfants, les invités, pourront offrir des cadeaux, individuellement ou collectivement, objets fabriqués de leurs mains ou autres. Mais renoncez à la bourse. On fait cela pour quelqu'un qui est en besoin. Mais il ne faut pas qu'on puisse dire que papa et maman ont spéculé sur la célébration de leur cinquantenaire pour en faire payer les frais.

Si tu pouvais m'envoyer d'eux une bonne photographie, je verrais s'il n'est pas possible de faire peindre à l'huile ces chers vieux. Ce portrait par exemple pourrait être apporté par les enfants. Les petits-enfants pourraient offrir autre chose. Les amis seraient discrètement invités à présenter leur hommage, chacun selon son goût. Sur cela encore, un petit mot à M. le curé, qui connaît le milieu et fait mieux que moi ce qui convient et ce qui est possible.

En tous cas, la distinction et la délicatesse doivent présider à tout. Voilà pour le cas où vous donneriez à la fête ces proportions.

Cela présente pas mal de difficultés, surtout quant au logement. Songez que ces neveux, de Montréal et du Saguenay, arriveront la veille. Où les logerez-vous?

Si vous vous borniez aux frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, enfant, petits-enfants et quelques amis intimes de La Malbaie. Ce serait beaucoup plus simple. Quarante ou cinquante convives peuvent être reçus, même simplement. Mais cent!

Voilà, ma chère enfant.

Pense bien aussi qu'il ne faut pas les morfondre.

Si vous renonciez aux neveux et nièces, l'un et l'autre d'ici ira quand même sachant bien qu'il sera agréable, de saluer mon oncle et ma tante.

Quant à moi, si je ne suis pas mort, j'irai aider papa à vider le petit cruchon¹.

Tu verras à farder un peu nos chers vieux, pour qu'ils soient beaux.

Je t'embrasse, ma chère fille. Salutations à tous.

Eugène Lapointe Ph.D.

À suivre !

1. Qui sait peut-être une expression voulant dire prendre un verre d'alcool?

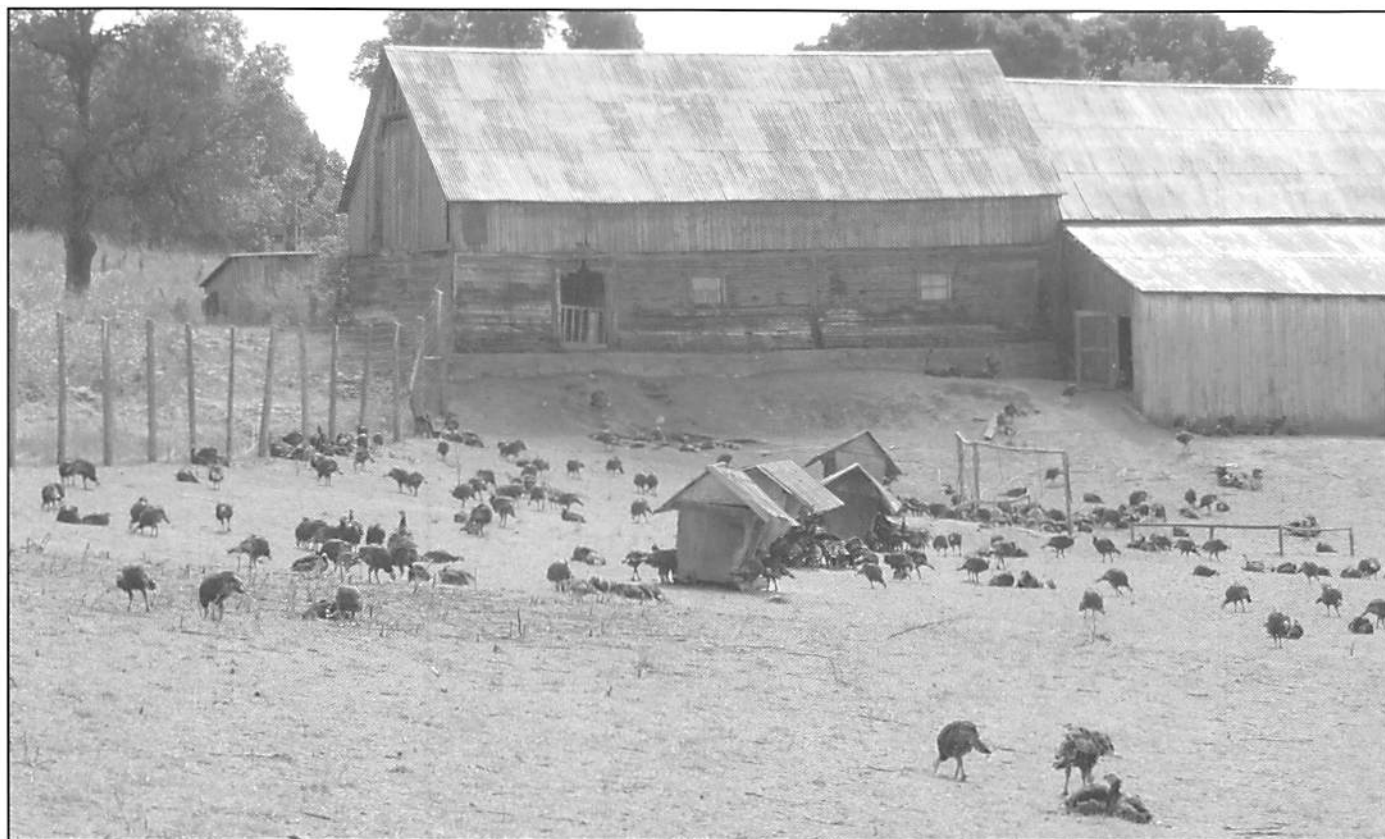


Photo: Normand Perron

Élevage de dindons dans le rang Saint-Laurent, à Baie-Saint-Paul.

La volonté de modernisation du secteur agricole se traduit par des enseignements sur les pratiques culturales et sur l'importance des choix de culture¹. Cette volonté se manifeste aussi dans les appuis soutenus en faveur des activités laitières. L'importance du cheptel devrait donc évoluer selon les bestiaux et aussi en fonction d'une préoccupation constante pour l'amélioration des races.

Si l'on retient d'abord le gros cheptel il y a effectivement évolution du cheptel chevalin, laitier, porcine et ovin de Charlevoix entre 1851 et 1951. Du tableau 1, il ressort de grandes tendances : stabilité du cheptel chevalin, croissance du cheptel laitier, croissance et déclin du cheptel porcine et stagnation et déclin du cheptel ovin. La croissance du nombre de vaches ne surprend

1. Voir Normand Perron, *L'État et le changement agricole dans Charlevoix, 1850-1950*, Québec, PUL, 2003, xvi-316 p. Sur la région de Charlevoix, voir différents ouvrages et articles, dont ceux de Serge Gauthier et Normand Perron et en particulier *Histoire de Charlevoix*, [Québec], Institut québécois de recherche sur la culture, 2000, [389] p. Voir également le site www.encyclo-quebec.ca. Sur le dindon, voir Normand Perron, « Le dindon. Stratégie commerciale et valeurs identitaires dans Charlevoix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, no 74, juin 2013, p. 6-11.

guère avec le développement des activités laitières, tout comme la production de porcs qui y est associée puisque l'on utilise du petit lait pour les nourrir.

Le cheptel avicole est pour sa part en forte croissance pour les poules et poulets et dans une moindre mesure pour le dindon. Quoique le choix de la spécialité laitière soit fortement valorisé, il ressort que les agriculteurs de Charlevoix s'intéressent à d'autres productions : les élevages du dindon et du poulet, auxquels on peut ajouter celui des animaux à fourrure, contribuent en particulier à les distinguer. Pour cette dernière production qui se développe à partir des années 1910, le ministère de l'Agriculture du Québec hésite, dans un premier temps, à la reconnaître comme relevant de l'agriculture. Dans le cas de ces trois types d'élevage, le climat et la qualité des sols importent peu, ce qui a pu attirer des agriculteurs vers ces spécialités. Le choix de certaines spécialités montre aussi une volonté des agriculteurs de tirer avantage de la demande pour quelques produits. La commercialisation du dindon sous le nom de « Murray Bay Turkey » révèle même l'intention des

TABEAU 1: LE CHEPTEL CHEVALIN, LAITIER, PORCIN, ET OVIN DE CHARLEVOIX, 1851-1951 (EN UNITÉ)

Année	Chevaux	Vaches laitières	Porcs	Moutons	Poules et poulets	Dindons	Oies
1851	2 812	4 951	4 776	18 156	n.d.	n.d.	n.d.
1861	2 525	4 905	5 189	21 472	n.d.	n.d.	n.d.
1871	2 494	5 480	5 387	20 060	n.d.	n.d.	n.d.
1881	2 875	5 769	4 537	18 591	n.d.	n.d.	n.d.
1891	3 047	6 346	5 207	20 721	32 046	2 655	5 845
1901	2 911	7 398	5 429	17 519	36 083	2 235	4 145
1911	3 199	7 147	11 746	19 443	48 802	10 928	7 562
1921	2 986	8 083	9 728	20 196	48 227	11 099	5 672
1931	2 719	7 487	9 278	17 605	62 816	n.d.	n.d.
1941	2 847	7 747	6 918	13 111	77 528	n.d.	n.d.
1951	2 409	8 995	7 474	10 687	129 988	21 744	1 033

Sources: Recensements du Canada, 1852-1951

TABEAU 2: L'ÉVOLUTION DU CHEPTEL DE RACES PURES, 1901, 1911 ET 1941

		Chevaux	Bêtes à cornes	Moutons	Cochons	Volailles
1901	Total du cheptel	3 388	16 573	17 519	5 429	42 982
	Animaux de races pures	9	111	65	40	158
	% du cheptel de races pures	0,27	0,67	0,37	0,74	0,37
1911	Total du cheptel	3 948	16 720	19 443	11 746	67 223
	Animaux de races pures	36	69	129	97	n.d.
	% du cheptel de races pures	0,91	0,41	0,66	0,83	n.d.
1941	Total du cheptel	2854	17 340	13 111	6 918	93 714
	Animaux de races pures	104	230	3	8	3 193
	% du cheptel de races pures	3,64	1,33	0,02	0,12	3,41

Années où les recensements du Canada fournissent des informations sur les animaux de races pures. Certaines données peuvent différer du tableau précédent.

producteurs d'utiliser l'image prestigieuse que les vilégiateurs véhiculent de Murray Bay pour s'imposer sur des marchés au Canada anglais et aux États-Unis.

Il est difficile d'estimer la qualité du cheptel. Mais on peut en douter, comme en font foi des observations à propos du dindon dans les années 1930. On sait également que la proportion du cheptel de race pure est plutôt faible en dépit d'achats d'animaux de race et de la sensibilisation sur la nécessité d'améliorer le cheptel. Le tableau 2 sur l'évolution du cheptel de race pure fait état d'un progrès très lent.

Au chapitre de l'élevage, le discours autour de l'amélioration du cheptel, les achats d'animaux de race et les concours organisés par les associations agricoles n'ont guère eu d'influence au 19^e siècle sur les agriculteurs de Charlevoix, au point que la race canadienne a peu souffert de la discrimination à son égard. Pour le 20^e siècle, les données statistiques sur les animaux de race pure révèlent aussi le peu d'empressement à constituer un bon cheptel.

La constitution d'un bon cheptel n'est qu'un aspect du progrès en agriculture. Il faut encore apprendre à bien nourrir les animaux et, dans les premières décennies



Photo: Pierre Rochette

Élevage de moutons aux Éboulements, dans les années 1990.

du 20^e siècle, les pratiques dans ce domaine laissent encore à désirer en dépit des succès enregistrés par les fermes de démonstration. Plus souvent qu'autrement, la paille remplace le foin. La situation est assez paradoxale : alors qu'une majorité d'agriculteurs optent pour l'élevage laitier, nombre d'entre eux négligent de bien nourrir leurs bêtes ou en sont incapables en raison de la production insuffisante de leurs champs ou de leurs mauvais choix de culture.

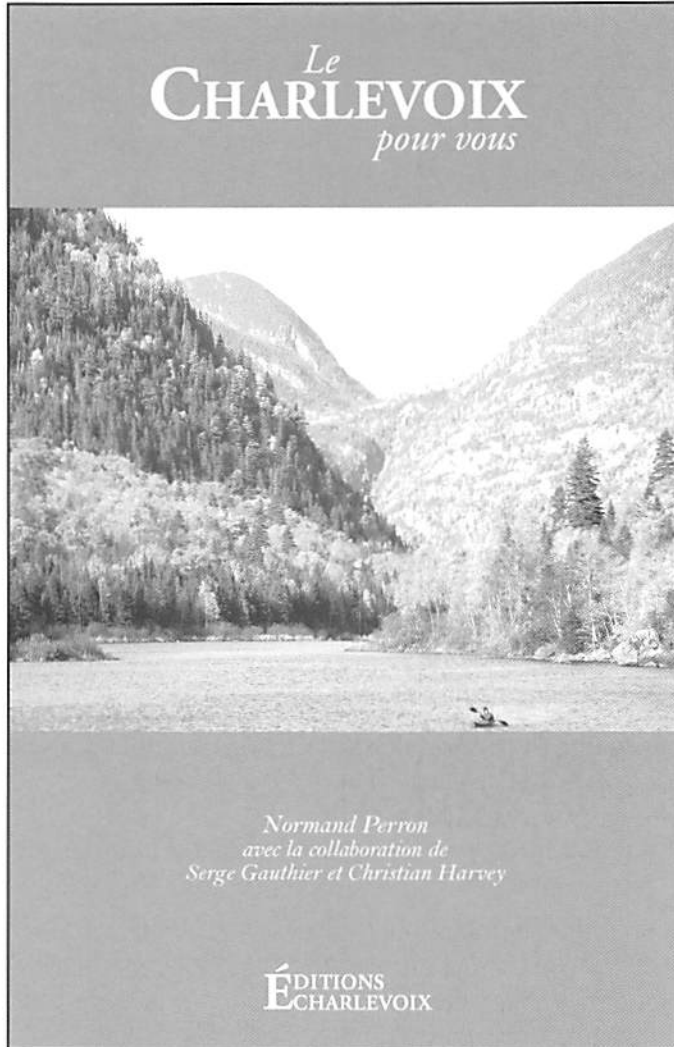
L'adoption du système de polyculture-élevage doit en principe mener à un accroissement du cheptel. L'amélioration qualitative du cheptel est toutefois assez peu perceptible, si ce n'est un plus grand intérêt pour les chevaux et les volatiles. On a négligé le mouton... avec résultat que la laine produite dans les années 1920 est quasi inutilisable pour l'artisanat. On ne se fait pas de souci pour le dindon jusqu'aux années 1930. La sélection

du cheptel laitier (inclus dans les bêtes à cornes) n'a rien de convaincant. Pourtant, les agriculteurs se sont laissés séduire par la fabrique, mais il faudra des décennies avant qu'ils n'abandonnent l'habitude de produire du lait de la fin du printemps à l'automne et avant qu'ils ne cessent la fabrication de beurre pour la consommation domestique et pour la vente locale. Ces agissements pèsent sans doute dans la prise de décisions à propos du cheptel laitier. Pour la majorité, l'option de l'accroissement du nombre de vaches est préférable à celle de l'investissement dans la productivité.

CHRONIQUE DU LIVRE

PAR SERGE GAUTHIER

Normand Perron avec la collaboration de Serge Gauthier et de Christian Harvey. *Le Charlevoix pour vous*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2020. 86 pages.



Vous voulez connaître l'essentiel de l'histoire de Charlevoix dans un livre pas trop long?

Vous aimeriez voir de belles photographies de Charlevoix dans un livre sans avoir à déboursier de gros montants?

Le livre *Le Charlevoix pour vous* qui vient de paraître aux Éditions de Charlevoix est fait pour vous!

Avec comme auteur principal l'historien renommé Normand Perron et avec l'appui des historiens Serge Gauthier et Christian Harvey du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine de Charlevoix, *Le Charlevoix pour vous* est un livre documenté et accessible à tous et à toutes.

Le Charlevoix pour vous présente donc l'histoire de Charlevoix en 86 pages seulement. Un véritable tour de force!

Le Charlevoix pour vous rappelle les grandes lignes de l'histoire du Charlevoix et met l'emphase sur l'histoire récente de la région.

Les historiens responsables de ce projet, sous la gouverne du Centre de recherche sur l'histoire et le patrimoine, ont ainsi accompli un travail unique, précis et significatif.

En fait, ils ont travaillé durant près de trois années sur ce projet si remarquable.

Le Charlevoix pour vous est un petit bijou, ciselé, agréable à lire, que toute personne aimant Charlevoix doit se procurer!

Le livre contient aussi des photos de grande qualité provenant de la Collection du réputé photographe Pierre Rochette, de Normand Perron, du regretté Guy Godin et des pièces uniques tirées des collections de la Société d'histoire de Charlevoix.

Le Charlevoix pour vous, c'est pour vous. L'histoire de notre région au présent. Pour ceux et celles qui reconnaissent que « pour savoir où on va, il faut savoir d'où l'on vient! ».

Le Charlevoix pour vous est en vente en prix de lancement à la Forge Riverin (218, rue Saint-Étienne à La Malbaie) mais jusqu'en octobre seulement au coût spécial de 20\$. Ailleurs, au coût de 25\$, soit au Musée de Charlevoix, à la Librairie de Baie-Saint-Paul et en ligne sur le site internet de la Société d'histoire de Charlevoix : www.shistoirecharlevoix.com



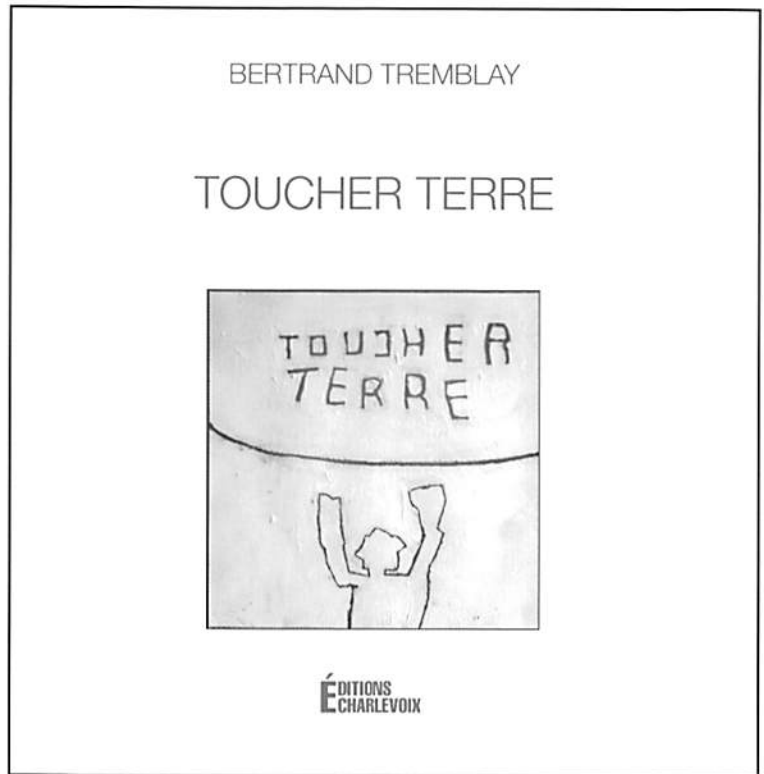
Christine Tremblay. *Poney, le damné d'Alma*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2020.

Le cœur efface tous les oublis; le cœur efface toutes les souffrances. La parole prend vie. La romancière Christine Tremblay ne pense pas à elle. Elle écrit pour ce frère, autrement sans voix, et que la vie n'a en rien ménagé.

Elle a beaucoup d'amour pour lui. Malgré son passé délinquant, celui d'un fondateur de club de motards, celui d'un fêtard invétéré, un être qui se lie tellement bien à cette jeunesse d'hier qui cherchait à « interdire tous les interdits ».

Tout cela semble bien loin. Tout cela est si près pourtant. Christine Tremblay a le don de raconter doucement, simplement, directement, tous les secrets de la vie d'un frère abandonné à ses penchants mauvais, à ses péchés disait-on autrefois, à sa passion de vivre en somme.

Elle ne le juge pas. Elle chemine avec lui. Ce roman issu du réel n'est nullement mièvre, mais n'est pas un plaidoyer non plus. C'est tout simplement la description d'un cheminement intense, au-delà des limites permises, pour nous faire saisir cette expérience de vie n'ayant rien de banale.



Christine Tremblay sait nous intéresser. Elle veut nous toucher. Et elle réussit à le faire. Elle est bonne, indulgente. En lisant son roman, son frère se révèle à nous comme un proche, un voisin, un ami, nous le reconnaissons presque. Il est des nôtres. Christine Tremblay a ce don précieux de ne pas éluder la vérité. Elle sait la décrire. Elle ne cache rien.

Il faut donc lire ce roman si touchant. Il faut découvrir cette autrice étonnante qu'est Christine Tremblay. Elle ira loin. Surtout si sa plume continue de porter autant d'amour. Si son regard sait encore nous faire découvrir la fine fleur, à travers les ronces. Si elle persiste toujours à aimer ce frère, peut-être encore non repent, mais si vivant, si humain, tellement proche de nous au fond.

Une découverte littéraire passionnante!

Bertrand Tremblay. *Toucher terre*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2020. (Poésie)

Quel est ce cruel dilemme? Quel est ce mouvement du cœur confondant l'âme? Comment se compose ce désir d'atteindre l'autre?

La poésie de Bertrand Tremblay est maritime. Magnifique. Pleine d'élan de la mer, avec des effluves d'es-

poir. Parfois tendre, toujours évocatrice, avec ces zones d'ombre qui sont remplies de tant d'évocations.

Avec ce poète, il faut se laisser porter. Suivre la vague. Elle n'est pas bien méchante. Elle est attirante. Comme un flot s'apaisant, comme un ami qui ouvre la porte. Toucher terre, pour l'apaisement. *Toucher terre*, pour retrouver son humanité.

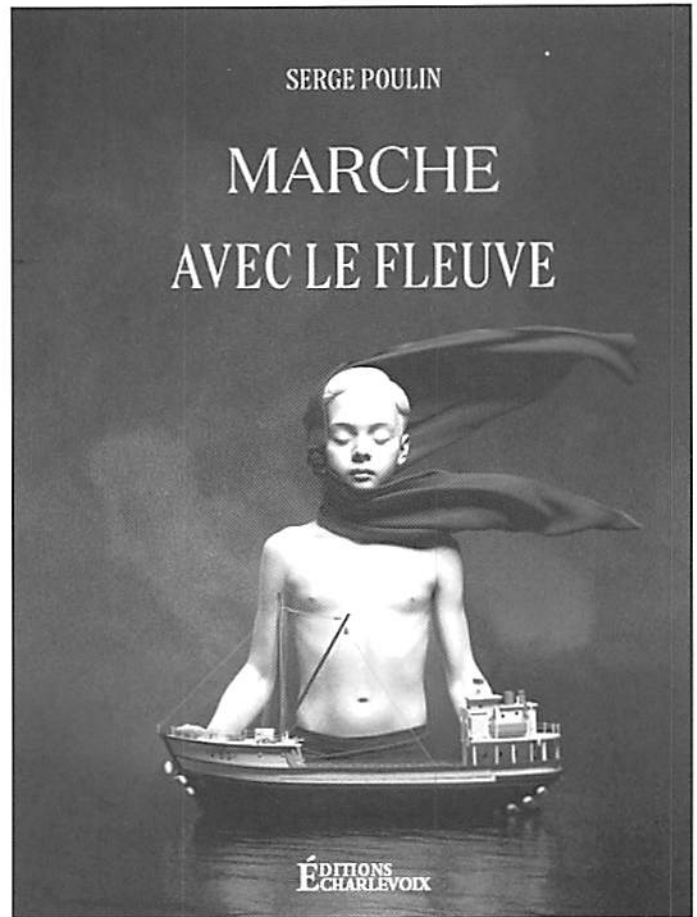
C'est un beau recueil de poésie que nous offre ici Bertrand Tremblay. Les Éditions Charlevoix le publient avec joie, alors que certains de ses tableaux sont exposés à la Forge Riverin en cet été et automne 2020. Ainsi, ce merveilleux poète de Charlevoix peut être fier de lui, car avec ce recueil s'il touche terre, il sait surtout toucher la rive d'une éternelle vérité.

À lire absolument!

Serge Poulin. *Marcher avec le fleuve*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2020.

Qui peut raconter le fleuve? Vraiment. Sans le trahir. Sans rien négliger de ses histoires. Serge Poulin sait le faire. Sa poésie est attirante comme un « chemin qui marche ».

Le poète réapprend à marcher. Pour se relever, pour reprendre le pas, il s'appuie tendrement sur le souvenir qu'il a du temps des goélettes. Et c'est beaucoup. L'époque des « voitures d'eau », du « règne » de son grand-père. De l'ancienne parlure. Et il laisse toute l'amplitude à son élan poétique, cargue sa voile, et tant de souvenirs lui reviennent...

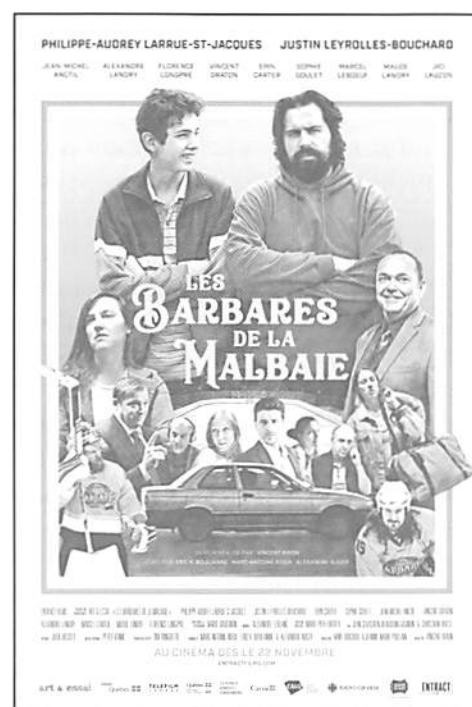
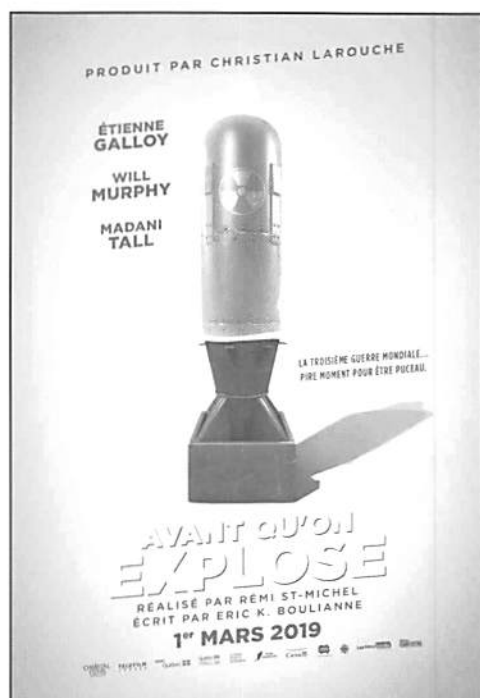


C'est une poésie puissante mais douce. Éperdue dans le large, tout en étant proche de notre regard. Vibrante de tant de peines longtemps retenues. Soucieuse de se reconstruire à travers les mots. Il faut s'y amarrer. Prendre le temps de l'entendre. Son auteur est si généreux. Si soucieux de partager. À lire devant le fleuve, pour en témoigner, pour l'avoir dans la mémoire longtemps.

Tous les livres des Éditions Charlevoix
sont disponibles en ligne sur le site
de la Société d'histoire de Charlevoix :
WWW.SHISTOIRECHARLEVOIX.COM

CHRONIQUE CINÉMA

PAR SERGE GAUTHIER



Les barbares de La Malbaie et *Avant qu'on explose* : au pays des « loosers »

J'aime bien relever les diverses apparitions de Charlevoix au cinéma. En 2019, deux films québécois d'importance ont pris notre région comme site de tournage. Il s'agit d'*Avant qu'on explose* (situé à Baie-Saint-Paul) et de *Les barbares de La Malbaie* (qui se déroule bien sûr à La Malbaie). Ces deux films n'ont toutefois pas connu un grand succès en salle. Ils sont désormais disponibles sur diverses plateformes, alors pourquoi ne pas s'y arrêter et les visionner surtout en temps de confinement ou d'après-confinement?

Dans le cas de ces deux films, il faut noter que le scénariste Éric K. Boulianne est originaire de notre région. Il ne fait pas de doutes que certains de ses souvenirs personnels se glissent dans ces films. Mais jusqu'à quel point ? Tentons de voir un peu mieux.

Une région à fuir

Le scénariste Éric K. Boulianne vient donc de Baie-Saint-Paul. Il a notamment fait ses études dans cette localité. Puis, il a quitté la région vers la ville. Cheminement normal, il va sans dire. Dès lors, dans ces deux scénarios, il ressent le besoin de présenter Charlevoix comme un lieu que l'on quitte. Un endroit qu'il faut fuir en quelque sorte; un espace où il paraît impossible de s'accomplir pleinement. Le syndrome du « loser » ou

du perdant semble omniprésent dans les deux films cités. La région devenant un lieu où vivent uniquement des gens qui se contentent de peu ou encore sont des perdants. Triste programme, mais ne trouve-t-on pas là un préjugé qu'il convient de combattre? À n'en pas douter. En fait, je ne pense pas que les gens habitant les régions sont tous déçus de la perte de leurs rêves, certains ont même choisi d'y vivre pour s'y accomplir. Mais rien de cela ne transparaît dans ces films.

Voyons plus loin. Dans *Les barbares de La Malbaie*, un hypothétique joueur de hockey, autrefois professionnel, végète dans une quelconque équipe formée de hockeyeurs, plus ou moins ratés, et située à La Malbaie. Nous savons bien que La Malbaie ne possède, dans la réalité, aucun aréna et pas du tout d'équipe de hockey. D'ailleurs, le film montre peu d'images de La Malbaie, surtout au début du film, mais généralement des images ternes et sans trop de relief : un bar, une maison quelconque, une rue... Pas plus. Il faut quitter ce lieu. Le jeune personnage du film souhaite que le joueur de hockey qu'il admire et à qui il voit des qualités qui échappent aux autres puisse un jour retourner jouer dans la Ligue nationale de hockey. Concept un peu vaseux, histoire fragile, le jeune malbéen et son idole se dirigent bientôt ailleurs pour disputer un tournoi situé en Ontario, à Thunder Bay. Une réplique nous rassure quelque peu lorsque le jeune protagoniste dit spontanément « qu'à Thunder Bay c'est encore moins beau que La Malbaie ». Charmante observation. Au fond, La

Malbaie est un lieu qu'il faut quitter au plus vite et c'est un peu, dans l'ensemble, la thématique générale de ce film.

Dans *Avant qu'on explose*, le même ennui s'impose. En attendant une fin du monde à venir, les jeunes personnages du film traînent dans Baie-Saint-Paul, semblent sans avenir, sans passé, avec seulement un présent bien terne. Ici, si le cadre extérieur de Baie-Saint-Paul paraît mieux exploité, le même sentiment d'inaccomplissement persiste. Invariable. Les adultes errent, sans donner de modèle, sans jamais avoir réussi quelque chose dans leur vie, sinon en rêve, peut-être, dernier refuge des perdants régionaux. Les deux films partent donc du même principe global : la région n'est qu'un lieu à fuir, sinon il emprisonne ceux et celles qui y restent.

L'immobilisme total

Ces deux films laissent donc l'impression que les milieux régionaux présentés sont totalement immobiles. Il n'y a aucune action réelle à La Malbaie dans *Les barbares de La Malbaie*, sauf peut-être un marchand local qui veut, à tout prix, attacher le jeune héros à un emploi présenté comme ennuyeux; dans *Avant qu'on explose*, le petit groupe formé de trois personnages n'ont rien à faire ou presque, leurs cours à l'école sont ennuyeux, leur environnement est sans attrait (pourtant les paysages y sont jolis) et ils n'ont aucune ambition. A-t-on voulu ici imiter les films d'adolescents américains où les personnages ne songent qu'à la chose sexuelle... Peut-être bien, mais dans les films américains, au moins, il s'en dégage une bonne humeur, de la joie, mais rien de tel dans le Baie-Saint-Paul d'*Avant qu'on explose*, où le jeune héros paraît inquiet, incertain de lui, à la recherche de réponses que son milieu ne lui apporte visiblement pas.

Comment combattre cette idée du « looser » de région, comment imaginer que ces milieux puissent être vivants, prometteurs, attirants pour des jeunes? Le vieux mythe du passage obligé à la ville a fait long feu, ce n'est plus vrai (ou même cette idée a-t-elle jamais été vraie?), sinon dans une vision devenue presque folklorique de la ville comme lieu absolu d'accomplissement personnel pour un jeune provenant d'un milieu rural. En tous cas, ces deux films baignent dans l'atmosphère de ce grand ratage, de cette impossibilité, dans un découragement évident, peut-être celui qu'a ressenti le scénariste avant de quitter Charlevoix, ce qui fut son impression, sa propre réalité, mais qui ne saurait sans doute pas être toute la réalité de ce milieu. Il est aussi possible de rêver en région; il peut se trouver aussi de véritables héros régionaux qui ne sont pas tous atteints

par la lourdeur de la vie et qui rêvent même à des projets positifs, tout en demeurant dans leur milieu.

La fin du monde

À l'immobilisme et à la torpeur que ressentent les personnages d'*Avant qu'on explose* s'ajoute la présence d'une hypothétique fin du monde. Il est vrai que Baie-Saint-Paul fut autrefois associé à de grands cataclysmes, à des tremblements de terre, même à de grands vents légendaires dans la Baie du Gouffre, mais faut-il y ressentir une impression de fin du monde? L'idée du scénariste, sans doute ingénieuse, ne fonctionne toutefois qu'à moitié et peut-être aurait-elle été plus significative dans une grande ville. L'environnement y aurait sans doute été plus oppressant, je ne sais pas, plus angoissant. Mais, dans ce film, Baie-Saint-Paul paraît un lieu si rangé, si propre, les gens y semblent si généralement calmes, dans une sorte de « Temps d'une paix », que le thème du film ne colle qu'à moitié. Cela explique peut-être le sentiment de vide que l'on ressent et ce même face à une terrible menace de fin du monde...

Le scénariste revit-il son passé d'adolescent à Baie-Saint-Paul? Peut-être bien. Le pire pour lui aurait sans doute été de demeurer dans sa région d'origine, ce qui aurait été sa propre fin du monde à lui. Qui sait? Le reste de l'intrigue est à l'avenant. Dans les deux films on aurait aimé un peu plus d'espoir, une quelconque trace d'humour un peu plus réussi, plutôt que simplement le désir de quitter et même la fin du monde n'a rien de si terrible à Baie-Saint-Paul, dans Charlevoix. On dirait que continuer à y vivre serait bien pire et simplement aliénant. Dans ce contexte, le scénariste garde le même cadre pour les deux films, sans grande variation, sans trop d'espoir et cela apparaît un peu dommage.

À voir quand même

Ces deux films peuvent néanmoins être divertissants, à voir quand même, dirait-on. Mais, faut-il rêver un jour à quelque chose de plus réaliste en lien avec Charlevoix, un peu moins « losers », un peu plus significatif, un sujet mieux documenté peut-être, moins bâclé. C'est sûrement possible. De nouvelles inspirations viendront peut-être, un jour, faire voir autre chose que de la désillusion dans Charlevoix, pour ce scénariste. C'est un projet possible, envisageable, qui ferait du bien, laissant place à une certaine fierté qui, à tout prendre, n'est pas certainement pas impossible à vivre dans une région comme Charlevoix.

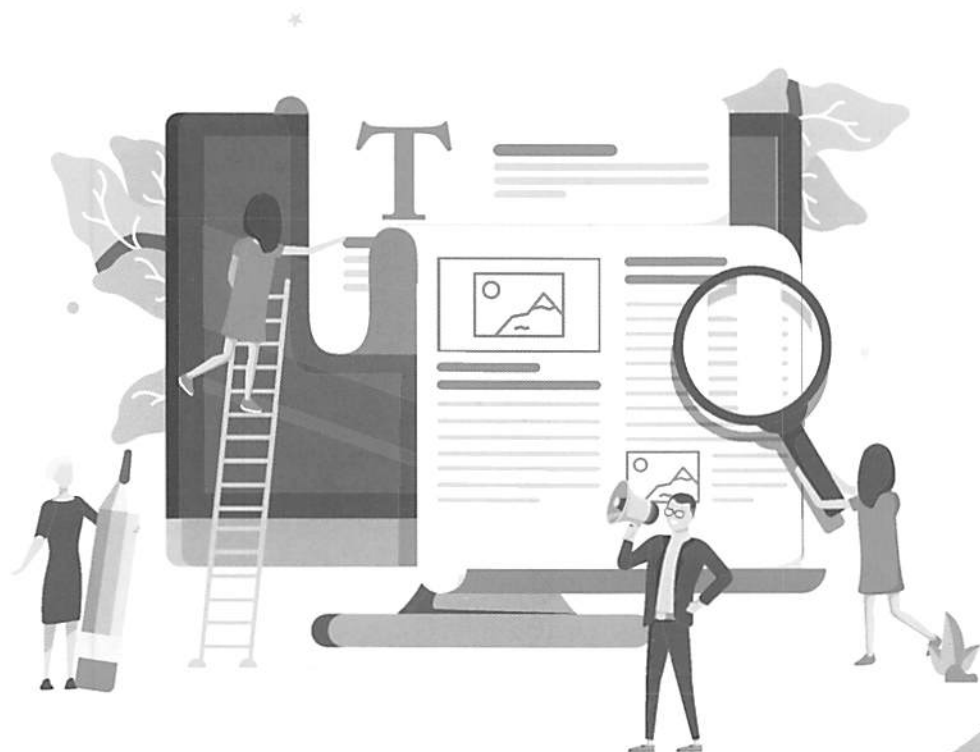
Le Charlevoisien

Votre journal qui informe

Le Charlevoisien félicite
la Société d'histoire de Charlevoix et ses artisans pour
leurs 35 années à raconter l'histoire de la région.

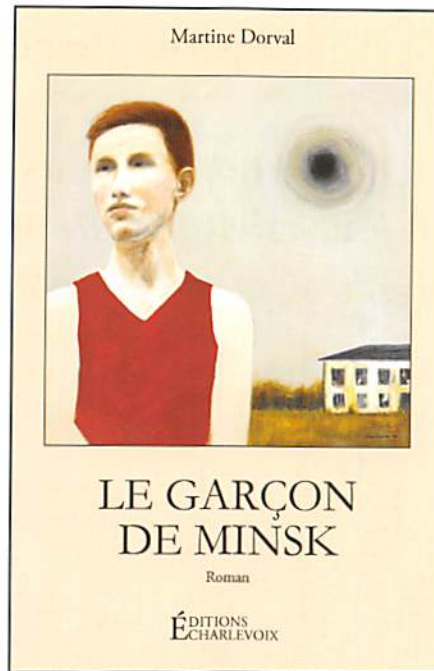
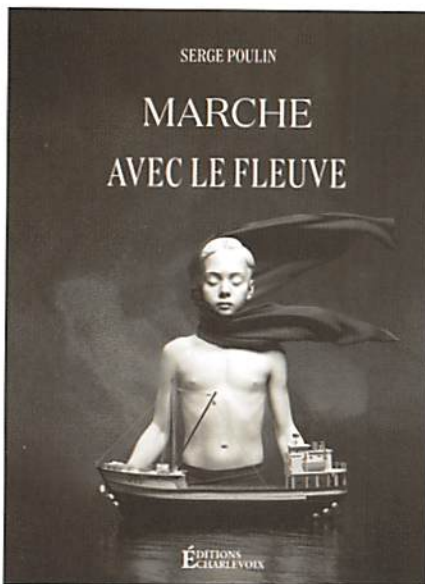
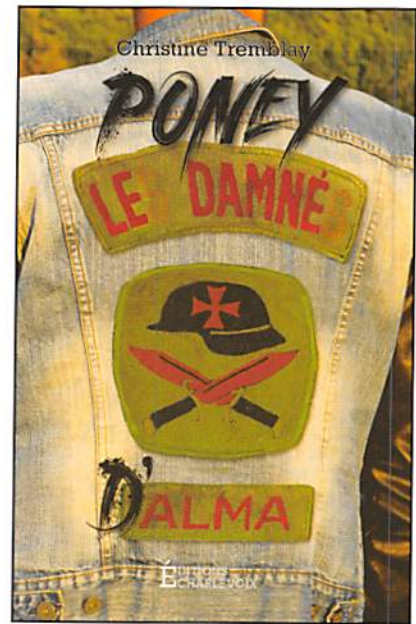
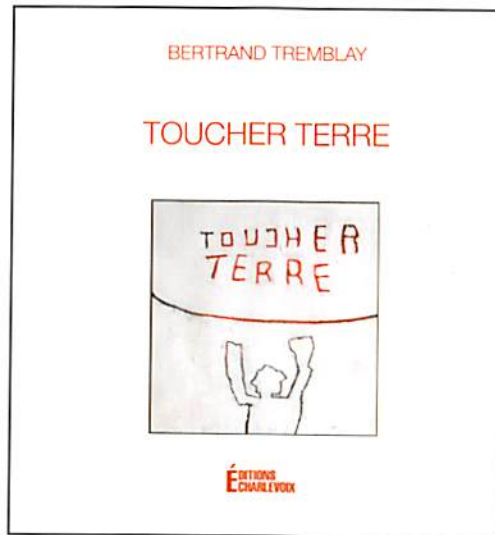
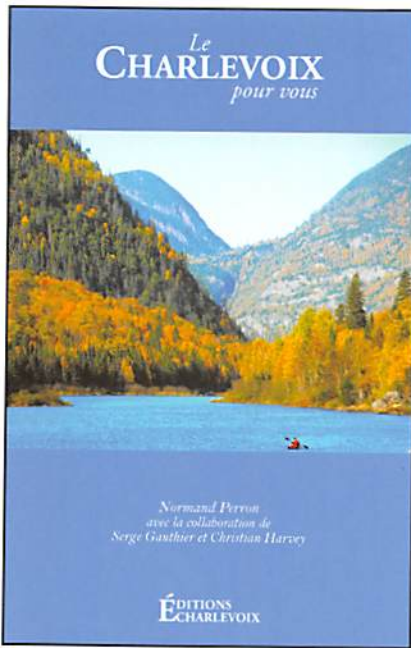
Le journal *Le Charlevoisien*, lui, s'occupe du PRÉSENT

*« Pour comprendre la nouvelle,
il faut lire nos journalistes, autant sur papier
que sur ses plateformes numériques »*



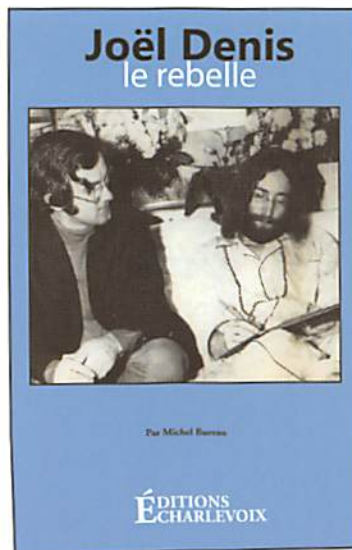
lecharlevoisien.com

Parutions de l'automne 2020 aux Éditions Charlevoix



Disponibles dès
maintenant en librairie et
sur notre site web :

WWW.SHISTOIRECHARLEVOIX.COM



Le
CHARLEVOIX
pour vous



*Normand Perron
avec la collaboration de
Serge Gauthier et Christian Harvey*

ÉDITIONS
CHARLEVOIX

Redécouvrez l'histoire de Charlevoix!

**Pour commander : www.shistoirecharlevoix.com
ou dans toutes les bonnes librairies du Québec**